BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation,

destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAITRE LES LIVRES QUI PARAISSE

SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,

SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE

TOME LXII.

JUILLET A DÉCEMBRE 1880.

On s'abonne à Paris

AU BUREAU DE LA *BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE*

RUE BONAPARTE, 82

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Chez tous les libraires

Droits de traduction et de reproduction réservés.



Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2010.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

s'élève, et c'est une destinée enviable que de savoir admirer la création et d'essayer de la comprendre.

Dr FAUCONNEAU-DUFRESNE.

4. 5. — 18. **HISTOIRE DE L'ÉGLISE**, par S. E. le cardinal HERGENRŒTHER. Traduction de l'abbé P. Bélet.— Paris, Société générale de librairie catholique, 76, rue des Saints-Pères, 1880. Tome Ier, in-8°, XI-652 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Cette histoire de l'Église fait partie d'un ensemble d'ouvrages dont le titre général est: *Bibliothèque théologique du* XIXe *siècle*, rédigée par les principaux docteurs des universités catholiques. Encyclopédie, apologétique, introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament, archéologie biblique, histoire de l'Église, patrologie, dogme, histoire des dogmes, droit canon, liturgie, pastorale, morale, pédagogie, catéchétique et homélitique, histoire de la littérature théologique. Traduction de l'abbé P. Bélet.

S. E. le cardinal Hergenrœther, après avoir professé vingt ans durant l'histoire de l'Église, a rédigé avec une grande sûreté, une clarté parfaite et sur un plan tout nouveau ce tableau très-complet de la société fondée par l'Homme-Dieu pour vivre jusqu'à la fin des siècles. Le but que s'est surtout proposé le savant cardinal est de mettre entre les mains des professeurs et des élèves un manuel que les premiers s'efforceront de rendre plus complet par les développements qu'ils offriront à leur auditoire, développements que les seconds retiendront d'autant plus facilement qu'ils auront sous les yeux continuellement le canevas sur lequel ils auront vu se dérouler les événements et figurer les personnages.

L'utilité de cette histoire ne saurait être bornée comme celle d'un manuel ordinaire. Les récits du savant auteur sont assez complets, ils présentent suffisamment la physionomie des personnes et des choses, ils sont même animés d'un esprit assez intense de foi, de charité, d'esprit chrétien en un mot, pour attacher fortement le lecteur malgré leur brièveté. Cette impression que nous avons ressentie à la lecture de ce beau et substantiel ouvrage, tous les lecteurs l'éprouveront comme nous, nous n'en faisons aucun doute. Ce caractère très-particulier ne servira pas seulement à rendre la lecture beaucoup plus attrayante, il la rendra beaucoup plus fructueuse, les faits se gravant plus facilement dans la mémoire lorsque les autres facultés de l'âme sont de la partie.

« J'estime, dit le cardinal Hergenrœther, qu'en toute entreprise historique les vues personnelles de l'auteur doivent autant que possible demeurer à l'arrière-plan, et les faits occuper le premier rang;

que les réflexions de l'auteur, les ornements oratoires doivent être laissés en grande partie à l'enseignement verbal. La tâche d'un manuel est d'aider les étudiants à se préparer aux leçons et à répéter ce qu'ils ont entendu : il ne saurait remplacer la parole du maître ; il doit leur mettre sous les yeux, comme aux autres lecteurs, sous une forme simple et qui facilite les vues d'ensemble, les événements les plus importants du passé ecclésiastique, les exciter à la réflexion et à l'étude. Or, le meilleur moyen d'atteindre ce but, c'est de ne jamais perdre de vue les sources et de grouper les faits, en les rattachant les uns aux autres par des liens solides : *Facta loquuntur.*

« Je me suis appliqué de mon mieux, ajoute le docte cardinal, à choisir pour cette construction les meilleurs matériaux qui m'ont été accessibles. Il s'agissait surtout ici de mettre sous les yeux du lecteur des choses avérées et hors de conteste, de lui offrir la quintessence des meilleurs travaux, et non pas de briller en étalant le fruit de mes propres recherches dans les sources ; je devais prendre en sérieuse considération les œuvres les plus recommandables qui ont été exécutées sur chaque chapitre et sur chaque question particulière. La plupart de ces œuvres préparatoires roulent sur l'antiquité chrétienne ; ce qui a été fait jusqu'ici pour le moyen âge et pour les temps modernes m'a souvent paru insuffisant et réclamer des études plus longues et plus approfondies. Pour la première époque, qui occupe un si vaste espace, les travaux de Héfelé et de Dœllinger sont les plus remarquables. Si on peut appliquer à ce dernier ce que saint Jérôme disait d'Origène : *Ubi bene nemo melius*, on ne saurait dire de lui : *Ubi male nemo pejus...* »

Nous avons cité tout ce long passage qui fait connaître et les vues de l'auteur et sa largeur d'esprit. Il ne faut pas que le lecteur français s'imagine que le cardinal Hergenrœther ne suive que les auteurs allemands qui de nos temps ont écrit sur les matières qu'il traite lui-même. Il a eu assurément le plus souvent recours aux sources originales, aux ouvrages des Pères grecs et latins ; mais il n'a négligé ni les critiques français, ni ceux qui ont écrit en italien, en anglais ou en espagnol. Pour ce qui est des Français, il en cite assez souvent, Tillemont en particulier, dans les ouvrages duquel il y a tant à profiter pourvu qu'on les soumette eux-mêmes à une critique attentive. Le traducteur français a pensé avec raison qu'il pouvait compléter l'œuvre du docte cardinal, il l'a fait par de nombreuses citations empruntées à des auteurs français surtout qui ont tenu compte des dernières découvertes, et en réunissant dans un seul ouvrage deux parties que l'écrivain allemand avait publiées séparément. D'une part il donnait le récit et d'une autre les citations de

sources et d'ouvrages à consulter. Ces indications si utiles non-seulement aux étudiants, mais même aux lettrés auxquels elles épargnent un temps précieux, sont d'autant plus avantageuses dans l'ouvrage qui nous occupe qu'elles sont très-souvent accompagnées de notes critiques, fruit d'une science profonde et d'une expérience consommée. L'éditeur français a pensé justement qu'il était plus commode d'insérer ces notes et observations critiques après chacun des numéros auxquels elles se rapportent. Imprimées en un caractère moins fort que le reste du volume, elles ne nuisent aucunement à la lecture et aident beaucoup à l'étude. Ces citations sont souvent très-nombreuses, mais aucun esprit sérieux n'y trouvera à redire.

Nous devons citer encore ces paroles du cardinal Hergenrœther : « Il m'a paru utile de m'arrêter plus qu'on ne le fait d'habitude aux controverses théologiques et aux rapports de l'Église et de l'État, d'apprécier l'action que le saint-siège apostolique exerce sur l'Église tout entière, en l'étudiant du centre à la circonférence, puis de la circonférence au centre, et en parcourant les différents États. L'histoire de l'Église, de nos jours surtout, peut à peine se séparer de l'histoire politique, et il est souvent nécessaire d'exposer celle-ci pour donner l'intelligence de l'autre. Je crois en outre que l'histoire de la civilisation devra, dans les ouvrages de ce genre qu'on écrira dans la suite, occuper une place beaucoup plus considérable. J'en ai fait ici un essai..... »

On le voit, l'auteur a considéré son sujet sous tous les rapports et les renvois sont si nombreux et si précis qu'ils permettent facilement de compléter les données que l'auteur ne peut quelquefois qu'indiquer. En effet, le docte cardinal a compris toute l'histoire de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours en sept volumes. Il est vrai que ces volumes sont très-forts et que tout ce qui n'est pas rigoureusement du sujet est soigneusement écarté.

Le premier volume conduit l'histoire depuis la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'aux règnes d'Honorius en Occident (395-423), d'Arcadius (395-408) et de son fils Théodose en Orient (408-450). Il se termine par un résumé du livre de la *Cité de Dieu* de saint Augustin et une vue d'ensemble des progrès de l'Église chez les peuples restés en dehors de l'empire romain.

Dom PAUL PIOLIN.

19. HISTOIRE IMPARTIALE DES JÉSUITES, par H. DE BALZAC, avec un portrait du R. P. Beckx, général de la Cie de Jésus (extrait des œuvres complètes). In-8°, 98 p. 1880. Paris, Calman Lévy. 1 fr.

Supprimé en 1773 par Clément XIV après avoir été proscrit par les gouvernements despotiques, l'ordre des Jésuites se vit dispersé,

privé de ses biens avec une souveraine injustice. La société fut condamnée sans avoir été appelée à prononcer sa défense. Pendant la Révolution qui dispersa les autres ordres, et sous Bonaparte, l'occasion n'était guère favorable pour présenter une défense. Ce fut seulement sous la Restauration que depuis cinquante ans une voix osa s'élever en faveur de ce célèbre institut et proclamer la vérité. Quelle était cette voix ? Celle de Balzac.

L'auteur de *la Comédie humaine,* le maréchal de la littérature a composé en 1824 une histoire impartiale de la Compagnie de Jésus. Noyée jusqu'à présent dans ses œuvres complètes cette étude curieuse à qui les événements actuels donnent tant d'actualité, et le nom de l'auteur tant d'autorité, vient d'être publiée à part. Si Balzac appliqua à l'analyse des faits le puissant génie d'observation qu'il appliquait à l'analyse des caractères, on peut s'en rapporter à ses appréciations. Dans tous les cas, il est intéressant de connaître l'opinion d'un écrivain aussi éminent sur la Compagnie de Jésus qui jouit de la plus grande célébrité que les talents, les vertus et la persécution puissent acquérir à des religieux.

L'écrit ne s'adresse à aucun parti et ne demande que l'examen sérieux d'esprits affranchis de préjugés. L'auteur a pris les éléments principaux de son histoire dans les écrits des adversaires. Il a recueilli là toutes les accusations formulées contre l'ordre. C'est comme un réquisitoire du ministère public. Or, ces accusations sont victorieusement réfutées l'une après l'autre, et constituent alors un plaidoyer favorable.

A sa mort, en 1556, Ignace a la consolation de voir sa société répandue sur toute la terre, poliçant les Indes, catéchisant la Chine, l'Amérique, le Japon, éclipsant les corps enseignants de l'Europe, et comptant 100 collèges sans y comprendre les noviciats, les maisons professes et les missions. En 1564, s'ouvre le célèbre collège de Clermont. L'Université attaque les Jésuites. Après un procès fameux, le parlement les laisse en paix. En 1570, Charles IX autorise la société à recevoir legs et donations.

C'est au moment où la Compagnie répandue dans le monde entier y apparaît comme un foyer de science et de lumière, que l'on commence à l'accuser de crimes imaginaires. On la soupçonne de vouloir accaparer la domination universelle en assassinant les rois. Mais ces calomnies sont ridicules. On dit qu'elle veut amasser de grands biens, et les Jésuites sont un ordre mendiant.

Ils sont entrés dans la Ligue contre Henri IV, le plus populaire des rois ; mais Henri IV était alors protestant et impopulaire. Bannis quelques années, à la suite de la tentative de Jean Châtel, un de leurs élèves, ils sont rappelés en 1604 par Henri IV lui-même qui les comble de faveurs, et à sa mort leur lègue son cœur.

plus grande part de bien-être, ensuite par l'émigration ». Il se rencontre ici avec la doctrine catholique et les conclusions expérimentales de M. Le Play. Le fléau du *malthusianisme* est aujourd'hui flétri par tous les économistes sérieux, mais le mal est profond ; il entraîne notre patrie vers la décadence, et il n'y a encore que le frein religieux qui puisse arrêter sur cette pente funeste nos populations rurales. Ni la réforme du Code civil, ni les instructions officielles, n'y feront rien. M. Baudrillart développe parfaitement, et dans un excellent style, toutes les conséquences de l'alcoolisme et de la dépopulation au point de vue économique. Déjà les fermiers normands sont obligés de faire venir leurs ouvriers de Belgique, et surtout de Bruges : d'autres emploient les soldats. Mais à côté de ces sombres tableaux, il faut lire les charmantes pages que l'auteur consacre aux divers types agricoles, à l'herbager de la vallée d'Auge, au cultivateur de la plaine de Caen, au fabricant de beurre, au petit propriétaire du Bocage, etc. Il faut étudier avec lui les progrès généraux de la propriété, grande, moyenne ou petite, la disparition du métayage que nous regrettons à plus d'un titre, la transformation du labourage en pâturage, l'état et la durée des baux. Il est fâcheux que M. Baudrillart ait si rapidement passé sur les institutions du crédit populaire à la campagne, mais en revanche, nous avons lu avec grand fruit son étude des salaires.

En résumé, nous croyons que l'ouvrage de M. Baudrillart peut et doit prendre place dans toutes les bibliothèques ; il sera surtout très-utile dans les bibliothèques rurales. On y rencontrera quelques acunes, mais on y trouvera les plus utiles renseignements et d'excellents conseils, présentés de très-bonne foi.

HERVÉ BAZIN,
Professeur d'économie politique à l'Université catholique d'Angers.

4. — **27. I. ŒUVRES DE SAINT JÉROME**, (Panthéon littéraire) publiées par M. Benoît MATOUGUES, sous la direction de M. L. Aimé-Martin. — Gr. in-8 à deux colonnes de XXXII-680 pages 1880. Paris, Ch. Delagrave. — Prix : 7 fr. 50.

3. 4. — **28. II. HÉRODOTE.** Récits tirés de ses histoires. Traduction nouvelle précédée d'une notice biographique et littéraire sur Hérodote et accompagnée de sommaires, de notes géographiques et historiques, et de médailles antiques servant d'illustrations au texte, par M. BOUCHOT, agrégé des classes supérieures, professeur au lycée Louis-le-Grand, traducteur des œuvres de Polybe. — in-8, VII-390 pages (1880.) — Paris, Ch. Delagrave. — Prix : 3 fr.

I. Les auteurs de ces deux volumes se sont proposé le même but; ils ont voulu mettre l'un saint Jérôme, l'autre Hérodote à l'usage et à la portée de tous. L'intention est excellente et, chez l'un comme

chez l'autre, l'exécution y répond. L'éditeur de saint Jérôme a profité des travaux qui ont précédé le sien; il a imité saint Jérôme, quand celui-ci parcourait les écritures pour choisir des textes et pour faire, suivant son expression, un bouquet des plus belles fleurs. Voici le plan qui a été suivi : On a divisé les œuvres en sept séries: la première sous le titre d'*Histoire* renferme le *Livre des Hommes illustres ;* la seconde, intitulée *Critique sacrée,* contient les écrits relatifs à l'interprétation de l'Écriture; la troisième, les traités de morale parmi lesquels on remarque le *Commentaire sur l'Ecclésiaste* qui n'est point comme son titre semble l'annoncer, un simple ouvrage d'érudition; la quatrième, les ouvrages mystiques; la cinquième, la polémique, série extrêmement importante, offrant les questions les plus élevées de la philosophie et de la religion. La sixième comprend par ordre de date toutes les lettres, et dans ces lettres l'histoire morale du siècle avec le tableau des événements politiques. La septième enfin se compose de quelques lettres écrites à l'occasion des travaux de saint Jérôme sur l'Écriture, et des divers fragments de ses commentaires. En un mot le choix est si bien fait que l'on a en un seul volume toute la substance du grand docteur dont les œuvres complètes en remplissent ordinairement une dizaine au moins. C'est à faire regretter à un latiniste de ne point voir les textes originaux correspondants soit en regard des traductions, soit dans un volume à part. Beaucoup de personnes sachant le latin se refuseraient un Saint Jérôme en dix volumes, qui seraient enchantées de s'en procurer un complet, quant à la somme des idées, en un seul volume.

Une bonne étude historique sur saint Jérôme et son siècle ouvre le livre et prépare le lecteur à l'intelligence des textes.

II. Ce que M. Benoît Matougues a fait pour saint Jérôme, M. Bouchot l'a fait avec non moins de succès pour Hérodote, l'aimable conteur, le Père de l'Histoire, si naïf, si plein d'un doux laisser-aller, et néanmoins si exact et si précieux. M. Bouchot s'est donc proposé de faire connaître Hérodote, et d'éviter au public une lecture complète de ses œuvres. Il s'est borné à choisir ce qui avait essentiellement le caractère de l'anecdote et du récit; et comme le vieil historien aime à conter, son interprète a pu, dit-il, sans peine, faire de pages détachées, un volume, où la tragédie se mêle à la comédie, les scènes militaires à des scènes de famille et d'intérieur, pour ainsi dire, où rien ne se ressemble, si ce n'est le charme toujours égal du style. Cette variété toujours charmante que M. Bouchot a remarquée dans la lecture du texte grec, nous la retrouvons tout entière dans sa traduction, ou pour mieux dire, dans sa *composition*. C'est un Hérodote réduit qu'il nous présente, mais c'est bien Hérodote. Pourquoi disons-

quand la nuit étoilée éclaire faiblement la mer nous avons devant les yeux le spectacle que contemplaient ensemble sainte Monique et saint Augustin.

Pompéi nous fait connaître la vie provinciale, comme Rome nous a fait connaître la cour des empereurs. Bien des choses ont été dites sur Pompéi et cependant il reste encore bien à dire. Chaque jour de nouvelles découvertes nous apprennent des détails ignorés jusque-là. Tantôt ce sont les comptes d'un banquier, tantôt c'est une boutique de foulon ; ici, des inscriptions grossières tracées sur les murs d'une auberge ; là, une recommandation électorale. L'auteur étudie surtout les peintures et plus particulièrement les peintures d'appartement. Il distingue avec M. Helbig les tableaux où l'on remarque un certain mélange de réalité et d'idéal, et d'autres tout à fait réalistes. Chose singulière, c'est rarement dans les auteurs classiques que les peintres ont pris leurs sujets. Ils les ont choisis de préférence dans les Alexandrins. Faut-il s'en étonner? Les poètes n'en faisaient-ils pas autant ? Catulle, Ovide, Properce, Virgile lui-même n'ont-ils point cédé à l'entraînement général ? En voyant tous ces tableaux dont le sujet est presque toujours emprunté à la mythologie on comprend le mot de Tertullien : « L'idolâtrie nous a tous mis au monde. »

Voilà un résumé bien pâle des principales idées que M. Boissier émet dans son ouvrage. Ce que nous ne pouvons reproduire, c'est le charme du style, c'est la variété des peintures. Nous n'avons point affaire à un docteur qui se targue d'érudition, mais à un guide aimable qui nous promène dans les lieux qu'il a visités lui-même. Ajoutons que des plans dont quelques-uns sont inédits permettent de se rendre compte plus facilement de la situation et des dispositions intérieures des monuments décrits par l'auteur.

E. Beurlier.

32. **SCEPTRE (le) DE LA TRIBU DE JUDA ENTRE LES MAINS DE J.-C.** *ou le Messie venu*, par l'abbé A. Lémann, professeur d'Écriture sainte à l'Université catholique de Lyon. 3e édit. — In-8 xvi-185 p. 1880. Lyon, Vitte et Perrussel. Paris, Jules Vic. Prix : 2 fr. 50.

« Parmi les prophéties de l'Ancien Testament qui ont trait au Messie, « l'une des plus importantes comme des plus difficiles est celle du « patriarche Jacob, au chapitre XLIX de la Genèse. Cette prophétie est « des plus importantes, puisqu'elle détermine le temps de la venue « du Messie; mais elle est, par contre, l'une des plus difficiles, puisque, « au témoignage de Dom Calmet, plusieurs de ses termes sont vraiment « *la croix des interprètes.* » Ainsi s'exprime, dans sa Préface, le

savant professeur de l'Université de Lyon qui a écrit ce livre, et son travail n'est autre chose que l'explication détaillée de cette célèbre prophétie.

Le volume s'ouvre par une traduction, faite sur le texte hébreu des dispositions testamentaires et prophétiques de Jacob. Or, « à tra-« vers toutes ces annonces, parmi toutes ces prophéties qui décou-« vraient d'avance, quoique d'une manière voilée, les fortunes « diverses réservées aux douze tribus et à leurs chefs, il y a un point « plus élevé, un oracle dominant, et c'est celui fait à Juda.» Cet oracle, le voici : *Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne le Schiloh, et à lui l'obéissance des nations* (v. 10).Bien préciserchacun des termes de cette prophétie, en l'étudiant à la lumière du testament de Jacob, en montrer la réalisation aux diverses périodes de l'histoire juive, jusqu'à ce que paraisse le Messie, véritable propriétaire du sceptre, telle est la double tâche que l'auteur s'est proposée dans les pages suivantes.

Il s'est acquitté de la première, en prenant l'un après l'autre les termes mêmes de l'oracle et en déterminant le sens de chacun d'eux à l'aide du contexte, de la tradition et de la philologie. Plusieurs de ces termes, par exemple *Schêbet* et *Schelloh,* ont été expliqués différemment par les divers interprètes ; M. Lémann choisit sans hésiter l'explication qui lui paraît la vraie et la défend par toutes les preuves d'autorité, de raison, d'érudition qui sont en son pouvoir. On peut voir, comme exemple, le ch. v[e] de la deuxième partie, où il montre que *Schelloh* c'est-à-dire *le Propriétaire* est la vraie leçon du nom donné par Jacob au Messie, qu'il faut par conséquent rejeter la version *Schiloh* qui signifierait, selon la racine d'où on la fait dériver, ou *le Pacifique* ou *l'Envoyé*.C'est de la sorte et par une érudition toujours de bon aloi que l'auteur arrive à préciser chacun des termes du v. 10 ; l'ensemble de son travail d'analyse lui donne les résultats suivants qu'il énumère, à la page 86.

« Au dehors, la tribu de Juda ne cessera pas d'avoir à l'égard des « autres tribus une prééminence accompagnée d'autorité ; au « dedans, elle ne cessera pas non plus de conserver une magistra-« ture indigène; jusqu'à ce que le Messie, vrai propriétaire du sceptre, « soit venu le prendre en main. » Alors la tribu de Juda se verra retirer sa double prérogative extérieure et intérieure, et « la cessa-« tion de cette prééminence ainsi que celle de la magistrature seront « une preuve que la venue du Messie est un fait accompli ».

L'interprétation de la prophétie terminée, il s'agit d'en faire voir l'*accomplissement* à travers les vicissitudes si nombreuses du peuple juif. « C'est l'histoire d'un sceptre que nous avons à faire, dit M. Lé-« mann p. 90, mais d'un sceptre qui a été porté durant un laps de

« près de deux mille ans. » Cette histoire a déjà été écrite de main de maître par Bossuet, dans son immortel *Discours sur l'histoire universelle*, mais le plan du grand orateur ne lui permettait pas la précision rigoureuse, les détails minutieux, la division chronologique qui, dans l'ouvrage de M. Lémann, sont tout à fait à leur place. Qu'il nous permette cependant de faire une réserve à l'endroit de la chronologie.

Que M. Lémann note les dates avec précision à partir de David et de Salomon, rien de mieux, puisque depuis ce moment la chronologie de l'histoire juive est certaine ; mais jusque-là pourquoi vouloir renfermer, dans des dates précises, des périodes sur lesquelles plane la plus grande incertitude, par exemple celle des Juges, ou bien encore celle du séjour des Hébreux en Égypte ? *In dubiis libertas,* il faut la respecter. A part cette petite critique, nous avons beaucoup goûté ces pages, toujours savantes et parfois éloquentes, où le professeur nous montre les descendants de Juda toujours en possession de leur double prérogative, et en Égypte malgré l'oppression des Pharaons, et dans le désert sous Moïse, aussi bien qu'en Palestine sous les Juges comme sous les Rois, jusqu'au schisme des dix tribus. Le schisme lui-même ne fait perdre à Juda ni la prééminence extérieure, ni la magistrature indigène et il exerce l'une et l'autre jusqu'à la captivité de Babylone. Il les garde durant les soixante-dix années d'exil, rentre en Palestine sous la conduite de Zorobabel en possession de la double prérogative, la défend avec l'aide des Machabées sous des princes étrangers, et la tient encore en son pouvoir lorsque Hérode, prince iduméen, est nommé, à la demande d'Antoine, roi des Juifs par le sénat romain. Mais les temps sont venus où le sceptre va passer des mains de la tribu de Juda qui en était dépositaire en celles du Messie le véritable propriétaire de toute autorité; et le ch. IVe de la troisième partie est consacré à montrer que cette transmission s'est opérée aux mains de Jésus-Christ, qu'il est par suite le Messie annoncé par le patriarche mourant. C'est ainsi que se justifie le titre, au premier abord un peu étrange, que M. Lémann a donné à son livre : *Le Sceptre de la tribu de Juda entre les mains de Jésus-Christ.*

Résumons nos impressions par l'appréciation qu'a donnée de ce travail M. l'abbé Fillion, professeur d'Écriture sainte, chargé par Son Éminence l'archevêque de Lyon de l'examen du livre que nous annonçons : « C'est une dissertation magistrale d'une grande science « et d'un vif intérêt, écrite avec un cœur de prêtre non moins « qu'avec l'esprit d'un remarquable exégète. Elle fera certainement « du bien, en même temps qu'elle honorera le diocèse et l'Univer- « sité catholique de Lyon. » Double vœu auquel nous sommes heu-

reux de nous associer, comme nous nous associons aux éloges motivés et mérités de M. l'abbé Fillion.

Dr Le Hir.

33. TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHILOSOPHIE, à l'usage des classes, par Paul Janet, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Premier fascicule, in-8o viii–363 pages : Psychologie. — 1880. Paris, librairie Ch. Delagrave. — Prix de l'ouvrage complet en deux fascicules : 8 fr. 75.

Dans la préface de ce Traité élémentaire de philosophie, M. P. Janet tend la main à Bossuet puis à saint Thomas et à Aristote, laissant de côté Descartes. Il a raison. Aristote, Saint Thomas, Bossuet: voilà le vrai courant de la bonne philosophie. La doctrine cartésienne est une dérivation de ce grand fleuve dans lequel elle rentre ou ne rentre pas, au gré de ceux qui s'y embarquent. Avec Malebranche, Fénelon, Leibnitz, elle y rentre ; mais avec Spinoza et l'école allemande moderne elle s'en éloigne à tout jamais et va se perdre dans les sables du scepticisme, du subjectivisme et du panthéisme. Peut-être même serait-il plus juste de dire non pas dérivation, mais courant à peu près parallèle d'abord puis à la longue tout à fait divergent et qu'il faut à la fin quitter pour ne pas s'égarer, car Descartes a eu la prétention d'être une source : il a voulu ne rien devoir qu'à lui-même et tout tirer de son propre fond, présomption gigantesque autant que dangereuse, c'est vouloir faire commencer le monde à soi : se mêler à la tradition, y apporter son tribut est plus modeste mais aussi beaucoup plus sûr.

On dirait que l'auteur craint de trop oser ; il se sent en révolte contre la routine universitaire. Loin de triompher d'avoir raison, il s'en justifie, il s'en excuse presque, mais par des arguments sans réplique. « Toute philosophie, dit-il, doit partir de ce qui existe réellement : or ce qui existe en fait c'est l'*homme entier*, âme et corps. Il ne faut pas perdre de vue que la psychologie n'étudie qu'une partie de l'homme, et que cette partie supérieure a comme condition nécessaire l'existence du corps organisé. La grande philosophie du xviie siècle n'avait pas nos scrupules modernes, et Bossuet considérait la connaissance du corps comme une partie de la connaissance de soi-même. En omettant de parler du corps et de la part qu'il prend à notre vie, on laisse entre les mains du matérialisme une arme dangereuse ; car cette partie de notre être qui, mise à sa place et exposée dans sa vérité, ne peut compromettre en rien ce qu'il y a de plus élevé en nous, reparaît au contraire comme un argument menaçant

ques autres remarques du même genre à faire, mais cela nous entraînerait trop loin. Contentons-nous d'ajouter que M. Reinhard paraîtra peut-être quelque peu naïf lorsqu'il nous parle des dômes gothiques, (p. 41) en donnant à supposer que les dômes appartenaient en propre à l'architecture gothique; lorsqu'il mentionne (p. 53) un roi de Hollande en 1249, bien que ce petit pays n'ait eu son premier roi qu'en 1806. Une distraction encore plus forte, c'est celle où il est dit que saint Vincent Ferrier mort en 1413 est postérieur aux papes Jules III et Clément VIII (p. 260). Somme toute, le livre laisse à désirer sur plus d'un point mais celui qui le lira attentivement n'aura cependant pas de peine à reconnaître que l'auteur a du talent, de la théologie, et qu'il manie parfois habilement la plume. Pour nous, nous le croyons capable de faire très-bien s'il veut s'armer de courage et reprendre à neuf un sujet aussi important que celui qu'il a essayé de traiter.

Dom François Plaine.

53. CHAINE D'OR SUR LES PSAUMES, par l'abbé J. M. Péronne, chanoine de Soissons, ancien professeur d'Écriture sainte et d'éloquence. — 3 vol. in-8° 1879. Paris, Vivès. — Prix : 20 fr.

D'où vient, se demande M. l'abbé Péronne, qu'à l'exception d'un nombre relativement peu considérable de prêtres et d'un bien plus petit nombre de fidèles, *le livre des Psaumes* demeure pour la plupart un livre scellé, trop souvent un livre presque inconnu ? Une des causes principales, à son avis, c'est qu'il est peu d'ouvrages qui présentent l'étude des psaumes sous une forme à la fois *facile, instructive* et *attrayante*. Les travaux des Pères ont trop d'étendue et exigent trop de temps pour le commun des lecteurs ; les Commentaires, malgré la science de leurs auteurs, éloignent souvent plus qu'ils n'attirent, à cause de leurs longueurs, de leur sécheresse, de leurs inévitables redites. Il fallait donc un livre nouveau, et c'est ce livre destiné au prêtre comme au fidèle, que M. l'abbé Péronne a entrepris de composer sous le titre de *Chaîne d'or sur les Psaumes.* « Faire du livre des Psaumes le manuel de la prière et de la médita« tion pour le simple chrétien comme pour le prêtre, ouvrir à ce « dernier une mine féconde pour l'enseignement des vérités chré« tiennes, » voilà le double but du respectable professeur. On le voit, M. Péronne veut avant tout être utile et pratique; la science que donnent une longue habitude de l'enseignement et un commerce de tous les jours avec les textes inspirés ne lui manque pas, mais il ne cherche pas à en faire étalage. Faire comprendre et aimer les Psaumes aux fidèles, rendre facile au prêtre l'usage de ces cantiques

sacrés pour ses méditations, ses instructions catéchistiques, ses prédications: voilà toute l'ambition du modeste auteur, et l'on peut dire qu'il a tout mis en œuvre pour atteindre son but.

Une *Introduction* d'une cinquantaine de pages ouvre le recueil. Les questions suivantes y sont traitées: Importance de l'étude détaillée et approfondie des Psaumes. — Définition, division, collection des Psaumes.—Auteurs et genres divers.—Titres.—Difficultés; règles générales et particulières pour leur intelligence. — Distribution logique des Psaumes d'après leur objet. — L'étude détaillée de chaque psaume commence ensuite. A côté du texte de la Vulgate, consacré par l'usage et par l'autorité de l'Église, on trouvera une traduction *claire*, *élégante* et *correcte;* le fond de cette traduction est tiré de la Bible d'Allioli, mais l'auteur ne l'a pas servilement copiée; une étude attentive du texte primitif comparé à la Vulgate lui a permis d'en faire une œuvre personnelle. Des notes exégétiques très-courtes accompagnent cette traduction; l'auteur ne les a pas prodiguées, parce que le plan et le but de son livre ne le comportaient pas; cependant il ne les a jamais omises, quand elles peuvent expliquer ou fortifier le sens adopté dans la Vulgate.

Mais tout cela ne suffit pas pour résoudre les difficultés et éclaircir les obscurités qui se rencontrent dans un très-grand nombre de Psaumes. Elles viennent, en effet (si on ne tient pas compte des hébraïsmes), ou de ce qu'on ignore le sujet de chaque psaume et les circonstances historiques qui lui ont donné naissance, ou de ce qu'on ne saisit pas la suite et l'enchaînement des idées dans ces cantiques sacrés. On voit donc combien une bonne analyse est nécessaire pour l'intelligence de ces chants inspirés. Aussi M. l'abbé Péronne a-t-il donné à ses *Sommaires analytiques* un soin très-particulier et tous les développements nécessaires. Ce sont surtout les Pères Th. Le Blanc et Kilber S. J. que l'auteur a pris pour guides dans cette partie importante de son travail, et l'on peut dire que ses analyses sont généralement méthodiques et complètes, qu'elles donnent de l'ensemble du psaume étudié une idée très-nette et très-satisfaisante. Mais la partie la plus neuve de ce livre, celle qui lui vaut son titre de *Chaîne d'or*, ce sont « les extraits les plus saillants des discours, homélies, traités que les psaumes ont inspirés à la science, au génie, à la sainteté de tous les siècles ». Parmi tant de riches matériaux, on a toujours choisi de préférence les citations qui sont comme le développement naturel de chaque verset des Psaumes. Saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint Hilaire, saint Bernard et saint Thomas d'Aquin figurent presque à chaque page à côté des orateurs modernes les plus célèbres, des écrivains ecclésiastiques les plus renommés. C'est donc vraiment

une chaîne et une chaîne d'or que M. l'abbé Péronne a construite avec tant de riches matériaux. Qu'il nous permette cependant, après avoir rendu à son travail les justes hommages qu'il mérite, de regretter que les sources où il a puisé ses citations ne soient pas plus souvent indiquées. Que de textes utiles pour la controverse ou la prédication il a cités ; mais il serait très-difficile, sans indication précise, de les retrouver au milieu des œuvres si nombreuses d'un saint Jérôme ou d'un saint Augustin !

D. Le Hir.

5. 6. — 54. **CERTITUDE (de la) ET DES FORMES RÉCENTES DU SCEPTICISME**, par L. Robert, professeur à la faculté des lettres de Rennes. — 1 vol. grand in-12, 567 pages. 1880. Paris, Ernest Thorin. — Prix : 5 fr.

Nous sommes bien éloigné de confondre cet ouvrage de philosophie avec d'autres produits de la doctrine officielle, dans lesquels on abandonne l'une après l'autre les solennelles affirmations de l'ancien spiritualisme cartésien. Nous reconnaissons volontiers dans M. Robert un partisan fidèle de la méthode psychologique, un philosophe conciliant, disposé à unir dans un même faisceau le spiritualisme cartésien avec les vérités soutenues par les apologistes chrétiens sur la possibilité du miracle et d'une révélation surnaturelle. Cependant l'auteur enseigne dans son livre un certain nombre d'erreurs dangereuses, et il porte sur la doctrine des scolastiques un certain nombre de jugements sommaires contre lesquels notre devoir est de protester. Son livre publié, après la publication de l'Encyclique *Æterni patris*, n'a nullement été rectifié selon la règle si sage tracée par la plus haute autorité enseignante qu'il y ait dans le monde.

Afin de donner à notre critique toute l'ampleur que comporte cette Revue, nous partagerons en deux parties nos observations sur l'ouvrage de M. Robert. Ces deux parties correspondront à peu près aux deux moitiés du volume.

La première erreur contre laquelle nous devons nous élever concerne la *foi* naturelle en nos facultés, erreur renouvelée de Jouffroy: « Notre esprit, dit M. Robert, lorsqu'il opère en vue de posséder le vrai, passe ordinairement par les phases suivantes : foi naturelle, erreur, doute, réflexion... L'intelligence débute par la *foi* naturelle (p. 1). « La *foi* naturelle caractérise la première éclosion de la pensée (p. 3). » L'homme est d'abord « dans les langes de la foi naturelle..., première aurore de la science (p. 4) ». « Il est incontestable que les divers état de *croyance primitive*, d'erreur, de doute et de réflexion se succèdent comme nous l'avons dit, et cela naturellement, par une évolution nécessaire, pour parler le langage d'aujourd'hui (p. 5). »

Eh bien, nous osons nier de la manière la plus formelle que la *foi naturelle* soit l'état de l'esprit après le premier acte de nos facultés de connaître. Nous affirmons au contraire que l'état de l'esprit qui suit l'acte des sens et l'acte de l'intelligence n'est pas un *état de foi*, mais un état de *connaissance* immédiate, directe, qui a sa certitude dans l'évidence immédiate et non dans une *foi* quelconque, soit naturelle, soit surnaturelle. *Actus fidei est credere*, dit saint Thomas. Or le premier acte de l'entendement n'est pas de croire, c'est de connaître ; et bien qu'il soit vrai de dire que la volonté meut l'entendement pour connaître, ce n'est pas la volonté qui détermine spécifiquement ce premier acte de l'esprit; c'est l'objet saisi par cet acte qui en fait, soit une perception extérieure, soit une perception intérieure, soit une conception de l'intelligence. Cet acte est donc un acte de connaissance directe et immédiate et non un acte de foi ; il n'est point un assentiment, *assensus*, mais une adaptation de la faculté de connaître à son objet, *æquatio rei et intellectûs*. De là, nous nions la suite des états d'esprit donnés comme *incontestables* par M. Robert, « foi naturelle, erreur, doute, réflexion ». Nous affirmons que dans la première connaissance, dans la formation du premier principe, il y a vérité, évidence, *certitude absolue*. Nous ne passons nullement par les étapes que ce philosophe se plaît à marquer à l'esprit: de la crédulité « qui suscite l'erreur », qui «provoque le doute,» à la réflexion et à la certitude. Sans doute, cette description fantaisiste des « états logiques de l'esprit », apporterait un appoint considérable à la méthode cartésienne que M. Robert recommande exclusivement, mais elle a le tort de n'être point conforme à la vérité. S'il était vrai, comme on nous le dit (p. 48), que « nous avons foi dans notre faculté de connaître, *alors que cette faculté s'est déjà exercée*, et qu'une fois au moins elle est arrivée à son but, » il s'ensuivrait que nous avons une connaissance certaine avant d'avoir la *foi* en nos facultés. M. Robert paraît d'ailleurs le reconnaître lui-même quand il dit (p. 116): « si la vérité ne se trouve pas *dans le premier fait*, comment se trouvera-t-elle dans les faits ultérieurs.. ? » Il faut donc écarter et rejeter cette confusion entre connaître et croire. Connaître, ce n'est pas comme le dit dans son langage néoplatonicien M. Robert, « participer à la vérité (p. 16), » c'est adapter, c'est ajuster nos facultés (les sens et l'entendement) à leur objet. Connaître avec évidence, avec certitude par les causes, c'est savoir ; tandis que *croire*, c'est donner son assentiment à l'affirmation d'un autre.

Nous ne pouvons pas plus laisser passer cette proposition qui se lit à la page 7. « La probabilité a des degrés, la certitude n'en a pas. » C'est une erreur profonde, et M. Robert la combat lui-même à la page 21, en établissant des degrés dans la certitude, degrés tirés soit

d'autres ont bien dit, comme la duchesse de Choiseul, « le plus poltron et le plus bas », si vous ne regardez qu'aux circonstances de leur publication... « Pour lui le soin de sa dignité ne venait qu'après celui de sa fortune, comme le souci de son art ne passait qu'après celui de sa popularité (p. 269, 278). » — Les amis de cet homme, les gazetiers qui le pillent et le prônent, pourront se cabrer sous les douches d'eau froide lancées avec vigueur, ils ne les éviteront pas. Dans son article sur la littérature du premier empire, M. Brunetière n'a pas eu la prétention, pas plus que M. Merlet, de réhabiliter une littérature à peu près condamnée, mais il a révisé le procès sur les pièces. Sa conclusion est que cette littérature de l'époque impériale ne mérite ni l'oubli, ni le superbe dédain de la critique et de l'histoire ; qu'elle vaut la peine d'être connue.

De ces jugements sur les écrits littéraires et les écrivains de la France quelques-uns pourront être mis à la réforme ; la plupart feront autorité.

Alex. Villerais.

4. 6. — **108. EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE :** *Vie de Jésus-Christ*, par le T.-R. P.J.-M.-L. Monsabré. — Conférences de Notre-Dame de Paris : *Carême* 1880. — In-18 jésus de 391 pages ; *seconde édition* (1880). Paris, Baltenweck.— Prix : 3 fr.

Les grandes conférences du P. Monsabré dans la cathédrale de Paris ont attiré, cette année, une foule plus nombreuse encore que par le passé. Les succès de l'orateur catholique sont une des gloires de la chaire en notre siècle, et ils s'affirment par l'impression en même temps que par la parole, car ce volume avait à peine paru qu'il en a fallu donner une seconde édition. C'est celle que nous avons sous les yeux. Le talent de l'éminent conférencier, nous l'avons dit plusieurs fois, brille par trois côtés surtout : l'élévation de la pensée, la force du raisonnement, la beauté et le feu du style. Il est impossible d'échapper à l'étreinte du logicien ; et, si l'on y parvenait, il resterait, quoi qu'on fît, l'admiration pour le littérateur et le peintre. Le souffle de l'éloquence est là vibrant et tout entier. Les Dupanloup, les Ravignan, les Lacordaire, les Félix, sont encore avec nous, Dieu soit loué.

Du reste, les thèses de l'orateur gagnent encore à la lecture, à cause des explications et des autorités apportées en notes, soit au bas des pages, soit à la fin du volume. Saint Thomas d'Aquin, les Pères, les théologiens, les philosophâtres du jour lorsqu'il y a lieu, en font principalement les frais. De sorte qu'il ne se produit pas une question qui ne soit élucidée d'une manière complète.

Les conférences nouvelles suivent l'ordre du début. C'est la quarante-troisième qui ouvre le livre, à la suite de ces deux sujets : Existence et personne de Jésus-Christ, — Perfections de Jésus-Christ. Nous sommes entrés respectueusement, dit l'orateur, dans la personne de Jésus-Christ, et nous avons contemplé ses adorables perfections: sa science, sa pureté, sa puissance, son amour, sa sainteté, la grandeur et l'efficacité de ses abaissements et de ses infirmités, l'excellence et la majesté de son sacerdoce. Au sortir de cette contemplation, nous nous sommes écriés avec le prophète: « O Christ, tu es beau par-dessus tous les enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum !* » Un cri d'admiration sortira plus énergique et plus profond de nos âmes, convaincues et attendries, si nous considérons les perfections du Sauveur manifestées par des œuvres, dans les phases diverses de sa sainte vie. Il ne s'agit point de refaire l'Évangile ; aucun récit ne supplée au livre inimitable où l'Esprit-Saint lui-même a parlé ; l'intention du prédicateur est de guider son auditeur dans cette nécessaire et pieuse étude, en lui traçant un plan qu'il pourra suivre s'il lui convient, et en fixant particulièrement son regard sur les faits évangéliques appartenant tout ensemble au dogme et à l'histoire. On ne s'occupera point des objections de la critique contemporaine sur l'authenticité et la sincérité des Évangiles : cela a été fait dans *l'Introduction au dogme catholique.* Ici nous venons tout droit au Verbe incarné, et nous rendons successivement nos hommages à *l'enfant*, à *l'ouvrier*, au *docteur*, au *thaumaturge*, au *prophète*, au *martyr*, au *triomphateur*. Belle division, qui amènera les considérations les plus sublimes.

L'ennemi s'est attaché à obscurcir et à défigurer l'enfance du Sauveur par des expositions tronquées et mensongères : à ces récits dépourvus de base, à ces imaginations sans preuve, à ces assertions effrontées parce qu'elles ne se justifient pas, nous opposons les grandeurs de l'Enfant-Dieu, — 1° dans le cadre providentiel où il vient au monde ; — 2° dans les miracles de sa naissance ; — 3° dans la prise de possession du royaume que Dieu lui a promis. Marie occupe une place en cette conférence ; elle y apparaît rayonnante dans sa maternité virginale, dans sa maternité divine. Et le règne de Jésus commence à son berceau : comme dans son action perpétuelle sur l'humanité, ce sont mêmes moyens, mêmes effets : c'est-à-dire, d'une part, les miracles et la grâce ; de l'autre, les pauvres et les ignorants, les âmes intelligentes et droites, les savants et les puissants, appelés à Bethléem.

Jésus est revenu d'Égypte ; le voici à Nazareth, dans une solitude respectée par les Évangélistes même : il est ouvrier ! il travaille péniblement ! Dix-huit années d'ombre et de silence, mais aussi de la-

heur, c'est là tout le secret de la petite maison de Nazareth, et ce secret est une leçon que l'orateur développera sous ses touchants et divers aspects, et particulièrement celui de la nécessité, de la dignité et des fruits du travail. — « Le noble, selon l'étymologie du mot, est » celui qui mérite d'être connu : *nobilis id est noscibilis.* Or l'homme » obscur, l'honnête père de famille, fût-il attaché par le sort au plus » bas des métiers, s'il comprend la dignité du travail, s'il l'accepte » comme venant de Dieu, s'il s'en sert pour élever son âme vers le » Créateur, s'il le porte pieusement comme une croix, s'il y emploie » toutes ses forces pour échapper à la tyrannie des passions et ga- » gner le pain de justice et d'amour qu'il distribue à sa famille, celui » là mérite *d'être connu*, celui-là est *un noble.* Au contraire, Mes- » sieurs, l'homme qui méconnaît la dignité du travail, l'homme qui » le porte en grondant, comme une fatalité à laquelle il voudrait » soustraire ses épaules nonchalantes ; l'homme qui s'y livre avec » excès, espérant y gagner de quoi contenter un jour ses basses con- » voitises ; mais surtout l'homme qui répudie le travail et se pose » insolemment en consommateur égoïste, n'aspirant qu'à remplir de » jouissances sa vie paresseuse, sans jamais rien produire : celui-là, » eût-il quarante quartiers, fût-il assis sur un trône et perpé- » tuellement encensé par la foule humiliée de ses courtisans, celui- » là est indigne *d'être connu*, celui-là est *ignoble.* » (P. 94.)

Jésus a enseigné de bouche comme d'exemple ; il a parlé aux hommes, il est docteur. Puissant en œuvres, il l'est aussi en discours; n'est-il pas *le Verbe ?* Ses contemporains le suivaient au désert pour ne point cesser de l'entendre, et s'écriaient : *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo.* Nous envisagerons sur ce chef deux points: la doctrine elle-même, la manière dont elle a été enseignée. Doctrine d'une puissante et surhumaine originalité ; doctrine admirablement coordonnée, complète, et, par-dessus tout, d'une incomparable pureté. Manière où l'on découvre trois étonnantes puissances : puissance d'affirmation, puissance de rectitude, puissance de communication. Ajoutez qu'il parle en son propre nom, *Ego sum, Ego venio, Ego mitto vos, Ego via, veritas et vita,* etc. Est-ce un homme qui parle de la sorte ? *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo.*

Mais que dire du thaumaturge et du prophète ? Jésus prouve la source divine de son enseignement par des signes merveilleux opérés devant tout un peuple ; et, comme l'éloignement des siècles pouvait affaiblir, à notre égard à nous, la force démonstrative de ces œuvres surnaturelles, Jésus y a surajouté une preuve dont le temps ne fait qu'accroître la souveraine efficacité : la prophétie. Le Christ docteur nous apparaît donc couronné d'une double auréole qui pour jamais

consacre l'autorité de sa doctrine. C'est là un thème d'une haute conséquence, et merveilleusement développé par le savant et éloquent orateur. Trois prophéties, entre les autres, sont manifestement réalisées : la ruine de Jérusalem et du temple, l'universalité du règne de Jésus-Christ, la perpétuité de l'Église malgré les persécutions, les hérésies, les siècles qui s'écoulent. Le divin coule ici à pleins bords. Ajoutons-y la perpétuité de l'apostolat.

Un regard vers le martyr, vers le Golgotha. Jésus est cloué sur un gibet, pourquoi ? Parce qu'il s'est affirmé Dieu : et voilà que précisément c'est par son supplice qu'il démontre sa divinité ! — Tout d'abord, la mort du Christ possède ce caractère, unique dans l'histoire, d'avoir été préparée de loin, non par des conjectures vulgaires, tirées du milieu où il a vécu et des circonstances qu'il a traversées, mais par des prévisions dont la clarté et la précision confondent la pénétration naturelle de l'esprit humain. En outre, cette mort est accompagnée de prodiges absolument divins, dont le premier, si l'on veut, sera l'attitude même de la victime. Et voici que, depuis dix-neuf siècles, tout à l'heure, et à sa suite, une armée de héros et de saints s'empressent autour de cet instrument du supplice, y puisent la vertu d'une patience semblable sinon égale, et par cela seul continuent de prêcher au monde la divinité du crucifié du Golgotha.

Ce crucifié, c'est le suprême triomphateur : cinquante-huitième et dernière conférence. Elle se compose de ces deux termes : établir la vérité du triomphe de Jésus-Christ, — en faire contempler et goûter les splendeurs et les douceurs. — « Approchons-nous, Messieurs, ap
» prochons-nous avec un religieux tremblement du tombeau où des
» mains pieuses ont déposé le corps martyrisé du Sauveur, et con.
» templons des yeux de l'âme le mystère de cette grotte funèbre. Le
» voilà couché sur la froide pierre, muet, immobile, celui dont la
» parole commandait à la nature, ravissait les esprits et remuait si
» profondément les cœurs ; celui dont les saints attouchements gué-
» rissaient toutes les infirmités ! Si nous écartons son linceul, nous
» verrons sur son corps sacré les marques de l'incroyable barbarie de
» ses ennemis : les déchirures de son front labouré par les épines,
» les plaies de ses mains et de ses pieds percés de clous, l'ouverture
» profonde de son côté traversé de part en part par la lance du sol-
» dat, et partout les meurtrissures et les sillons de la flagellation.
» Malgré cela, il y a encore dans ce cadavre je ne sais quelle mysté-
» rieuse beauté. Ses yeux clos semblent sommeiller ; son visage au-
» guste porte l'empreinte du souverain pouvoir et de l'adorable bonté
» qui attiraient à lui les foules reconnaissantes et charmées ; et tout
» entier il est enveloppé de grâces pudiques qui commandent le res-
» pect. Quelle belle proie pour la mort ! Elle a abattu sa victime, et

» maintenant elle se prépare à son lugubre festin, et y convie les si-
» nistres ravageurs des tombeaux. O Mort, c'est assez du pouvoir que
» le Christ t'a donné sur la croix : tu n'iras pas plus loin ! Cette chair
» livide que tu convoites ne t'appartient plus, elle appartient à la
» vie ! » (P. 304.)

V. POSTEL.

3. 4. — 110. **HISTOIRE DE FRANCE** *pendant la minorité de Louis XIV*, par A. CHÉRUEL, (Recteur honoraire et inspecteur général honoraire de l'Université. — Paris, Hachette et Cie, 1879, 3 vol. in-8. — Prix : 22 fr.50.

C'est la destinée de l'histoire de recommencer éternellement son œuvre. Comme un juge d'une conscience scrupuleuse, qui informerait sans cesse pour des causes déjà jugées, l'histoire n'est jamais rassurée au sujet de ce qu'elle a déjà décidé. Est-elle sur la voie de nouveaux indices, elle met tous ses soins à les recueillir pour porter un nouveau jugement : quand même elle serait certaine de ne pas s'être trompée sur l'ensemble du procès, elle espère toujours avoir quelque chose à modifier, à redresser ou à compléter dans les détails.

Cette observation, qui est vraie pour tous les temps et pour tous les pays, ne l'est pas moins pour le *grand siècle*, pour le règne de Louis XIV. Ce monarque a trouvé non moins de détracteurs passionnés que d'admirateurs enthousiastes : les uns ont voulu le dénigrer de parti pris, les autres se sont efforcés d'atténuer les taches qui obscurcissent sa gloire. D'autres sont venus, plus calmes, plus désintéressés, et se sont attachés à juger tout avec sang-froid et impartialité. De ce nombre est M. Chéruel. Nos lecteurs connaissent tous ce savant, qui s'est acquis une juste renommée par les publications qu'il nous a données concernant le XVIIe siècle. Il a voulu nous donner une histoire de la minorité de Louis XIV, et pour cela s'est servi non-seulement des ouvrages imprimés, mais encore de manuscrits inédits pour la plupart : parmi ces derniers, les plus importants sont sans contredit les lettres et les *carnets* de Mazarin. Il faut dire ce que sont ces carnets, dont Victor Cousin a montré le premier l'importance dans des articles insérés au *Journal des Savants* (sept. 1854 et numéros suivants).

Ces carnets sont au nombre de quinze, et se trouvent à la Bibliothèque nationale. Il y en avait primitivement seize, mais l'un d'entre eux a été dérobé à une époque déjà ancienne. Ils renferment la pensée du ministre, écrite au jour le jour : on peut y surprendre ses projets, ses remarques, ses moyens d'action, toutes les ressources

d'un esprit fécond en expédients et qui n'était jamais pris au dépourvu. On a toujours reculé devant la publication intégrale de ces documents : la plus grande partie est rédigée en italien ; dans ceux qui sont écrits en français, on remarque beaucoup d'abréviations et l'on rencontre souvent des mots presque indéchiffrables. Ces difficultés n'ont pas arrêté M. Chéruel. Il a eu le courage de tout dépouiller, et il a su interpréter des parties qui demandent un commentaire souvent très-délicat. Par exemple, quel est ce personnage politique que Mazarin désigne dans ses carnets sous la dénomination de *Il Rosso?* Des auteurs ont soutenu que c'était Paul de Gondi ; d'autres, que c'était le duc de Beaufort ou le duc d'Orléans. Notre historien établit que ce surnom ne peut s'appliquer qu'au prince de Condé. Enfin, il n'est pas rare que l'idée politique du cardinal soit interrompue brusquement dans un carnet pour être reprise dans le carnet suivant. Souvent même il faut chercher à la fin d'un de ces cahiers le commencement d'un passage dont la suite se trouve au milieu ou au commencement du cahier. M. Chéruel a su se reconnaître au milieu de cette confusion, et établir une sorte d'ordre chronologique dans l'ensemble de ces documents. Ces travaux et ces recherches ne l'ont pas dispensé de recourir aux autres sources d'informations qui ont trait à son sujet. Les notes qui se trouvent au bas des pages nous montrent qu'il n'a rien ou presque rien négligé, pour se faire une idée aussi complète que possible de l'époque à laquelle il donne ses soins.

Il est assez rare de rencontrer réunis dans le même écrivain le charme du récit et la discussion critique des documents. Nous devons cependant reconnaître que M. Chéruel possède à un haut degré ces deux qualités. Son ouvrage appartient à la grande histoire : écrit d'un style magistral, il se lit avec un intérêt toujours croissant. Quant aux lecteurs qui veulent discuter chaque fait, chaque assertion, il leur est loisible de s'arrêter aux explications qui sont données dans les notes et les appendices.

Nous n'essaierons pas d'analyser les trois volumes qui ont déjà paru de l'œuvre de M. Chéruel : nous aimons mieux attendre que l'ouvrage soit terminé pour porter un jugement. Or, l'auteur en est resté pour le moment à l'arrestation du prince de Condé (18 janvier 1650). Disons seulement que son livre nous fait apprécier de plus en plus le génie souple et fécond de Mazarin, sans voiler aucune des fautes du rusé ministre. Le lecteur se sent peu à peu gagné à un étranger qui poursuit avec tant de persévérance le bien de la France. Il n'éprouve pas moins de mépris pour tous les frondeurs, gentilshommes audacieux, dames élégantes ou parlementaires opi-

dots des riches traitants, leur fait trop sentir l'humilité de leur origine. De là des unions mal assorties, des situations fausses, des scènes comiques qui auraient provoqué la verve de Molière, s'il eût vécu dans l'âge d'or de la finance, nous voulons dire le XVIIIe siècle.

En somme, le livre de M. Bertin contribuera à faire connaître la société d'autrefois. Peut-être l'auteur aurait-il bien fait d'être plus sobre de détails, un peu moins fécond en anecdotes. Nous nous garderons bien aussi d'admirer avec lui « l'heure héroïque » où d'Aguesseau « osa résister à l'enregistrement de la bulle *Unigenitus* ». Nous croyons enfin que les conclusions de l'auteur sont trop vagues, précisément parce qu'elles ne sont pas inspirées par la foi vive d'un chrétien. Mais nous reconnaissons volontiers qu'il nous a donné une œuvre sérieuse ; que, sans être un apologiste, il ne laisse pas d'être sympathique et respectueux envers l'Église ; qu'enfin il a cherché à être partout et pour tous un juge impartial, ne négligeant rien pour éclairer sa conscience et pour rendre ses arrêts en connaissance de cause.

ALBERT LEPITRE.

4.-5. — **119. ŒUVRES DE MGR FREPPEL,** *évêque d'Angers ;* œuvres pastorales et oratoires, tome III — 1 vol. in-8° de 423 pages (1879). Chez Roger et Chernoviz. — Prix : 5 fr. 50.

L'éminent évêque d'Angers a pris place depuis longtemps parmi les princes de la parole. Son zèle apostolique, son activité pastorale sont la gloire de l'Église, comme ses écrits sont l'honneur des lettres. Voyons l'orateur et l'écrivain à l'œuvre. Ses frères dans l'épiscopat, Mgr Fournier, le cardinal Brossais Saint-Marc, tombent à ses côtés, et les villes de Nantes et de Rennes réclament comme un droit sacré la faveur d'entendre sa voix éloquente. Ces deux oraisons funèbres sont un écho du siècle de Massillon et de Bossuet. L'impitoyable mort enlève à l'amour des chrétiens le grand et doux successeur de Pierre, Pie IX. « On a vu et senti une fois de plus, que le Pape tient sur la terre une place unique, et que tout l'édifice religieux et moral repose sur la papauté qui en est le soutien et la pierre fondamentale (p. 17). » Les accents émus de la douleur poignante de l'évêque se font entendre au sein du deuil universel, pour faire place bientôt au chant de triomphe, lorsque « Dieu a incliné tous les cœurs vers l'homme de son choix », et quand le suffrage unanime de l'auguste assemblée s'est porté sur celui que le monde chrétien appellera désormais notre Saint-Père le Pape Léon XIII. Sentinelle vigilante, le nouveau représentant de Jésus-Christ inaugure son pontificat suprême en pro-

clamant les droits de Dieu et de l'Église. Quelques mois plus tard, il montre aux princes et aux peuples le flot toujours montant de cette barbarie nouvelle qui, sous le nom de révolution sociale, ne vise à rien moins qu'à faire disparaître toutes nos institutions dans un naufrage universel (p. 373). » L'évêque s'empresse avec joie de communiquer au troupeau confié à ses soins ces admirables documents lus et médités d'une extrémité de la terre à l'autre, se réservant de définir plus au long, de tracer dans une lettre pastorale, *les devoirs des catholiques envers l'Église*, soumission à son autorité, dévouement à ses intérêts. — Nous signalons simplement quelques lettres pastorales, *l'assistance à l'office des vêpres, les devoirs des législateurs, le jubilé de* 1879, et plusieurs discours : discours à l'occasion de décrets déclarant saint François de Sales docteur de l'Église, sur l'institut des Servantes du Saint-Sacrement, sur l'érection d'un monument au tertre Saint-Laurent, puis l'allocution prononcée à la bénédiction de l'église Sainte-Madeleine du Sacré-Cœur. — L'œuvre maîtresse, capitale, à laquelle Mgr Freppel travaille sans relâche, avec une ardeur opiniâtre, et qui jettera toujours un vif éclat sur son nom, est l'éducation de la jeunesse. C'est dans ce but qu'il fonde, organise et soutient l'Université catholique de l'Ouest. Il ne perd aucune occasion de parler des résultats obtenus, des efforts qu'il reste à faire (Discours sur l'œuvre des Universités catholiques, p. 317). A l'ouverture de la Faculté des sciences, à la bénédiction du palais académique, d'une série d'internats qui, « par leur disposition et leur bonne tenue, peuvent rivaliser avec les colléges les plus florissants d'Oxford, de Cambridge et de Louvain», s'adressant aux professeurs et aux étudiants, il leur demande de contribuer par leurs efforts à maintenir dans les lettres et les sciences « une supériorité qui a été pour la France un de ses plus grands titres de gloire », (P. 320 et 54). Son zèle ne se borne pas à la grande institution qu'une initiative hardie a fait surgir dans la ville d'Angers. Lorsque dans les maisons d'éducation diocésaines, arrive l'heure de distribuer des récompenses, l'évêque est là pour rappeler que *la religion est la base de l'instruction*, que *la vertu de force* est nécessaire aux jeunes gens, de nos jours surtout, et que c'est peu d'être érudit et savant, si l'on n'est en même temps homme vertueux, chrétien dans le sens complet du mot (p. 257, 272 et 322).

Ce sont là des sujets de prédilection où son éloquence enflammée, unissant l'ampleur à la force, se joue avec aisance sur les sommets de la science et de la doctrine.

ALEX. VILLERAIS.

cet art, si simple et si peu pratiqué, de la bonne *ponctuation*. Il s'intéresse vivement, de près, de loin, aux embellissements de sa campagne du Val-Richer en Normandie. C'est là qu'il aspire à se retirer un jour, dans un repos complet, au milieu des siens : idée à laquelle il revient à tout propos. Entre-temps, il ne cesse de composer ses ouvrages, dont ses missives indiquent la pensée, le progrès, le but. L'antiquité attire ce puissant esprit : « Je tiens extrêmement à » ces quelques années passées en familiarité avec l'antiquité : car, si » on ne la connaît pas, on n'est qu'un parvenu en fait d'intelligence. » La Grèce et Rome sont la bonne compagnie de l'esprit humain ; et, » au milieu de la chute de toutes les aristocraties, il faut tâcher que » celle-là demeure debout. » (P. 138.)

Religieux, M. Guizot le fut sans déchéance. Il n'estime pas que tout soit dit parce qu'on a de l'esprit. « Notre temps a abusé de la pensée, » nous lui avons trop demandé ; elle n'a pas, à elle seule, de quoi » animer suffisamment la vie (p. 541)..» De grandes douleurs, la perte multipliée des êtres qu'il chérissait le plus, trouvent cette âme résignée à la volonté divine, la bénissant en tout. Et pourtant on sent là le froid du protestantisme. Nos intérêts en Dieu sont préconisés à chaque page ; mais de Dieu aimé pour lui-même, d'œuvre ayant pour but « la gloire de Dieu », expression si commune à nous catholiques, et si divinement relevée, pas un mot. Ces morts sont graves, soumises, espérantes, mais sans aucune intervention d'un ministre de l'Église : on expire, comme Socrate, en devisant de l'éternité, ou en se faisant lire un passage de Bossuet. Chose inexplicable : ces fils de Luther et de Calvin,qui n'ont que la Bible sur les lèvres, n'y ont-ils donc jamais lu : *Celui à qui vous remettrez ses péchés, ils lui seront remis ;* et le reste ? et, s'ils l'ont lu, qu'en font-ils ? où est ce pouvoir si clairement conféré aux Apôtres ? Qu'est devenue même la sainteté parmi eux ? ils n'ont plus de saints, ils nous prennent les nôtres pour le baptême ! — Il y eut en M. Guizot une lamentable lacune, qu'on a parfois attribuée à l'orgueil. Cela est peut-être inexact. Un tel cœur devait être catholique. Mais il a mal vu : témoin cette explication, puérile sous sa forme savante, des conquêtes de la véritable Église : — « Tu as reçu, écrit-il à sa fille en 1851, » des cérémonies de la chapelle Sixtine l'impression que j'aurais pré- » dite. Le culte catholique s'est formé et développé dans des temps et » au milieu de populations *si barbares et si misérables* (Rome, l'Em- » pire, Constantin !!), que les deux ressorts de l'autorité et de la » pompe extérieure étaient indispensables, et presque seuls efficaces. » *On n'arrivait aux âmes que par les yeux ou par la force,* en frap- » pant ou en charmant les imaginations. De là les deux caractères » essentiels de l'Église catholique: l'éclat extérieur, et la séparation du

» clergé et du peuple. Quand l'âme humaine est devenue beaucoup » plus active et plus difficile, il a fallu faire à la *vie intérieure* et à » chaque individu une plus large part. De là les deux caractères es- » sentiels de la Réforme : dans le culte, la prédominance de l'inté- » rieur sur l'extérieur ; dans l'Église, la *prédominance des fidèles sur* » *le clergé*. Les deux *systèmes* ont correspondu à l'état des sociétés » et des âmes... » (P. 286.) Voilà du Havin tout pur ; cela ne devrait pas être signé Guizot.

V. Postel.

4. — 210. **NATIONS (les) FRÉMISSANTES CONTRE JÉSUS-CHRIST ET SON ÉGLISE,** par l'abbé Joseph Lémann, du clergé de Lyon, missionnaire apostolique. In-12, xvi-212 p. 1880. Paris et Lyon, Victor Lecoffre. 2 fr.

Les deux frères Lémann sont tous deux convertis du judaïsme, tous deux prêtres, tous deux distingués par le talent. Une grâce, qui n'est point commune, en fait à la fois des prédicateurs et des auteurs. En suite de leur origine ils possèdent une érudition d'un cachet personnel ; comme le rejet de Jésus-Christ est la cause du grand anathème qui pèse sur leur race, volontiers ils consacrent leurs plumes et leurs langues à rappeler la grâce sur leur berceau et à la maintenir sur leur autel. A l'époque du Concile tel était déjà l'objet de leur appel aux nations ; aujourd'hui tel est encore l'objet de ces discours sur le frémissement des nations contre Jésus-Christ et son Église.

Contredit et maltraité par les Juifs, saint Paul était devenu l'apôtre des Gentils. Un jour il leurs expliquait le mystère de la transposition des grâces, sous la belle et saisissante image d'un olivier (Jésus-Christ) auquel on a retranché une partie de ses branches naturelles (les Juifs) pour enter sur lui des branches étrangères (les nations). Tout à coup, le cœur rempli d'émotion et d'inquiétude devant une vision d'avenir, il s'écria : « Prenez garde, ô nations ; ne vous élevez point par l'*orgueil,* mais tenez-vous dans la crainte. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles qui ont été rompues, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas davantage. Considérez donc sa sévérité et sa bonté... Autrement vous serez aussi retranchées. » (Rom., xi.)

Les alarmes de saint Paul n'avaient que trop de fondement. L'orgueil, un orgueil diabolique, s'est emparé des nations : c'est une ivresse analogue à celle de Satan essayant d'élever son trône au-dessus

des astres. Les droits de l'homme sont partout célébrés, exaltés, prescrits comme la loi du salut ; les droits de Dieu sont méconnus, ridiculisés, effacés, proscrits comme un principe de décadence et de ruine. Un athéisme libertin et féroce veut hisser la bête dans les sacrés tabernacles, à la place du Dieu Rédempteur. Mais aussi il faut être sourd pour ne pas entendre le craquement des branches. Grand Dieu ! quels bruits, quels tumultes ! quelles guerres ! Craquement de la France, brisement de l'Italie, rupture de l'Autriche, abaissement de l'Espagne, démembrement partout. Vous croiriez que le monde va être livré à quelque Nabuchodonosor. Ce sont les membres de la Gentilité qui, à leur tour, en châtiment de leurs crimes contre le Messie, sont menacés de retranchement. L'olivier éternel va-t-il donc, encore une fois, changer de couronne et de parure ?

C'est en souvenir des tristesses de saint Paul et sous leur impression réitérée qu'ont été composés ces huit discours. Ces discours sont autant d'avertissements à ce qui reste de catholiques parmi les nations, parce qu'en définitive, il n'y a plus qu'eux qui comprennent ce que serait le retranchement et la disparition de n'importe quelle nation chrétienne, surtout de la France. Voici quel en est le sujet :

1° Le Désiré des nations est devenu le méprisé des nations.

2° Le précepteur des nations a été renvoyé par les nations.

3° La pierre fondamentale et angulaire, une première fois rejetée par les Juifs, a été rejetée une seconde fois par les nations.

4° Le mur de séparation, que Jésus voulait abattre, est toujours debout entre l'orient et l'occident.

5° Nous venons à l'apostasie et à la ruine des nations.

6° L'unique gardienne de l'alliance avec Dieu, c'est l'Église.

7° L'Église est la libératrice des nations.

8° La résurrection d'Israël doit contribuer à cette délivrance.

Ces propositions sont le sujet d'autant de discours. Ces discours se partagent communément en deux points : le premier se réfère aux deux Testaments, surtout à l'époque du Christ, et c'est dans l'analyse exacte des particularités qu'il y discerne, que l'orateur prend son point de départ, ses divisions, ses arguments et aussi son éloquence ; — le second applique aux circonstances présentes les particularités prophétiques des circonstances anciennes et explique le présent par la Bible. Ces discours ne sont donc pas seulement nourris d'Écriture sainte, ils en sont pleins. On voit que les Juifs, en se faisant chrétiens, ne changent pas de religion, mais arrivent à son parfait développement, à sa plénitude ici-bas. Cette plénitude scripturaire donne aux discours, outre le tour original et l'attrait de la nouveauté, une

grande force substantielle. On y sent d'ailleurs l'émotion du sang et l'émotion de la foi. Le Juif devenu chrétien, le fils de Jacob ordonné prêtre de Jésus-Christ se reconnaît à ce mélange heureux du patriotisme et du prosélitisme. Par les talents distingués et les vertus assorties de l'orateur, on trouve, dans ces discours, avec la lumière de l'instruction, tous les beaux entraînements d'une vivante parole.

Nous nous persuadons facilement que ces discours prêchés tels qu'ils sont, avec le crédit que donne la présence, avec l'accent de la voix, la flamme du regard, la puissance du geste et le retentissement profond que trouvent, dans la parole publique, les grands sentiments de l'âme, nous nous persuadons, dis-je, que ces discours doivent faire partout impression. Aussi ne nous étonnons-nous point que trente-trois cardinaux, archevêques et évêques aient voulu honorer de leurs suffrages, cette parole de vie.

Nous croyons toutefois ces discours susceptibles, au moins pour la lecture, d'une amélioration. En chaire, la pensée et le sentiment s'expriment en grande partie par l'action oratoire ; en confiant la parole à l'impression, il faut remplacer par des développements littéraires ce que ne peut exprimer une action absente. Les mouvements ne se voient plus ; les *oh !* les *ah !* ne disent plus rien. Il faut absolument qu'une plume exercée les traduise en langage sensible. Que le discours ait ses immunités, nous le voulons bien ; mais la presse a ses exigences et, dans l'intérêt du discours, il faut s'y conformer. S'il fallait traduire cette critique par un conseil, nous éprouverions peut-être quelque embarras. La nécessité d'agir comporte des lumières que la spéculation ne comporte pas ; nous pensons toutefois que l'orateur, puisqu'il est auteur en même temps, s'il récrivait ses discours dans l'intérêt de la lecture ne pourrait qu'y gagner. C'est son affaire.

Sans insister sur cette observation, nous déclarons les discours de M. Joseph Lémann pleins de sève et de piété, forts en doctrine et puissants en œuvres. On ne peut que profiter à s'y complaire, comme on disait du temps de Fréron et de Desfontaines. Autrefois on célébrait les parfums de Galaad ; ceux-ci viennent en droite ligne de Jérusalem.

Justin Fèvre.

mauvaise fortune pas un regard n'est levé vers le ciel. Hé! ne sommes nous pas en face, pages 66-70 et 356-358, d'un enterrement et d'un mariage civils ? Il faut être attentif pour voir que le convoi funèbre et le cortège nuptial ne prennent pas le chemin de l'église ; mais il n'est pas possible de s'y tromper. Notons que le mot Dieu ne trouve pas une fois place dans tout l'ouvrage. Néanmoins l'auteur ne se montre nulle part ouvertement l'ennemi de Dieu ou de l'Église. Il semble en ignorer l'existence, et les Dumont de même. En revanche, il prodigue l'éloge à certains maîtres du jour, accorde volontiers toutes les vertus aux hommes de son parti, et n'est pas éloigné de croire qu'en dehors de ce parti rien de bon, rien de grand ne s'est fait en ce monde. C'est ainsi qu'il en vient à désapprouver la conquête de l'Algérie, ce joyau de la couronne de France.

Il était nécessaire de faire ces réserves ; mais nous nous empressons de reconnaître que le *Roman d'un brave homme* se distingue par de grandes qualités littéraires. L'intérêt du récit ne languit jamais. Le caractère des personnages est bien dessiné. Une certaine bonhomie, une simplicité franche, un style de bonne marque rendent la lecture de l'ouvrage fort agréable. Elle serait plus attrayante encore s'il y avait un peu moins de politique et un peu plus de sensibilité.

ALEX. VILLERAIS.

5.6.—213. **SAINTE (la) BIBLE AVEC COMMENTAIRES.** *Évangile selon S. Marc, introduction critique et commentaires*, par l'abbé FILLION, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Écriture sainte au grand-séminaire de Lyon. — In-8°, 228 pages. 1879. Paris, P. Lethielleux. Pour les souscripteurs 3 fr. 50. — Pris séparément : 5 fr.

Toutes les qualités que nous avons été heureux de reconnaître dans le consciencieux travail de M. Fillion sur S. Mathieu, se retrouvent dans le volume que nous annonçons aujourd'hui. Comme le précédent, il contient une introduction et des commentaires sur le texte de S. Marc ; la traduction est celle de l'abbé Bayle, comme dans la plupart des volumes de cette collection.

L'*Introduction* débute par les questions d'authenticité et d'intégrité. Cette dernière ne s'applique guère qu'aux douze derniers versets de S. Marc, au sujet desquels, dit M. Fillion, on a soulevé une véritable tempête de protestations. Aussi consacre-t-il tout son § 3 à montrer l'inanité de ces protestations et la légitimité de la tradition catholique sur ce point. On ne lira pas non plus sans intérêt et sans profit les §§ 4 et 7, qui, en précisant le but, les destinataires et le véritable caractère de l'évangile de S. Marc,

ajoutent aux preuves extrinsèques d'authenticité ces critères internes dont il ne faut pas abuser, comme le font les rationalistes, quoiqu'ils aient leur valeur sous la plume d'un interprète pourvu d'un sens droit et respectueux de la tradition.

L'introduction est suivie d'un tableau synoptique qui divise le texte sacré en *trois parties* d'inégale longueur, précédées d'un préambule : la *vie publique* de N. S. comprenant les dix premiers chapitres; sa *vie souffrante*, composée des cinq suivants, et enfin sa *vie glorieuse*, racontée dans le dernier. Du reste, les commentaires se réfèrent toujours aux divisions et subdivisions de ce tableau, très-utile pour aider la mémoire et faciliter les recherches.

Avant de parler de la méthode que l'auteur a adoptée pour ses commentaires et des qualités précieuses qui les distinguent, répondons à une objection que se fera plus d'un lecteur. Pourquoi trouve-t-on dans ses notes tant de renvois ? Parce que S. Mathieu et S. Marc se suivent presque toujours et la plupart du temps se serrent de très-près. Or M. Fillion, dans son commentaire sur S. Mathieu, a traité, avec tous les développements désirables et en s'aidant de toutes les sources, les questions difficiles ou controversées du texte évangélique ; ce qu'il a dit à propos de S. Mathieu, il n'aurait qu'à le répéter ici ; il a donc préféré y renvoyer son lecteur pour ne pas augmenter les dimensions du livre et le prix du volume déjà assez élevé. Du reste, il a pris soin de noter jusqu'aux plus petites différences des deux textes, et nous avouerons même que, sur ce point, il a poussé quelquefois un peu loin le scrupule.

Sa méthode est toujours la même, et pourquoi l'aurait-il abandonnée puisqu'elle est excellente ? Au premier rang, les textes des conciles, les grands docteurs, les théologiens faisant autorité, lorsqu'il s'agit d'un point de dogme ou de morale. Mais si le dogme et la morale ne changent pas, la manière de les exposer et de les défendre peut varier avec les temps, les lieux et l'état des esprits ; les objections qu'on leur oppose sont aussi très-changeantes, et le commentateur comme le controversiste ont le droit et le devoir de tenir compte de ces éléments si variables. Ceci explique pourquoi, à côté des textes empruntés à S. Jérôme, à S. Augustin, à S. Thomas, on trouvera, dans ces commentaires, des citations prises dans des ouvrages contemporains, écrites dans notre langue, quelquefois même puisées à des sources protestantes. En faut-il faire un crime à l'auteur ? Assurément non, si nous nous plaçons au point de vue que nous indiquions plus haut et qui a été le sien. A côté des questions dogmatiques et morales, il y a aussi, dans l'Évangile, des points d'histoire, des circonstances de temps et de lieu, des détails ethnographiques, des usages romains ou juifs, à l'éclaircissement desquels

la critique, l'archéologie, les explorations récentes en Palestine, l'étude des auteurs profanes ou des écrits rabbiniques peuvent être du plus grand secours. M. Fillion n'a pas négligé ces sources multiples et si précieuses pour quiconque veut voir revivre sous ses yeux les scènes de l'Évangile. On pourra s'en convaincre en parcourant ses notes. On y trouvera aussi, à côté d'un enseignement moral donné par le Sauveur, quelque maxime analogue de la sagesse païenne ; à côté d'une parabole du divin Maître, quelque récit imagé des rabbins, qui permettent de faire la comparaison et d'établir, presque point par point, la supériorité de la morale et de l'enseignement évangéliques.

Disons encore, pour être complet, que M. Fillion n'a pas plus négligé, dans S. Marc que dans S. Mathieu, ce qu'on pourrait appeler l'*influence artistique* de l'Évangile. Après avoir étudié, dans tous les détails du texte et du récit, chaque scène évangélique, le savant professeur se plaît à énumérer les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont elle a été l'inspiratrice. On voit tout de suite, en lisant M. Fillion, que derrière l'érudit se cache un artiste qui voudrait faire connaître et aimer les chefs-d'œuvre des grands maîtres inspirés par le texte sacré, et montrer à tous que la physionomie de Jésus-Christ est la source du beau, comme son enseignement et sa vie divine sont la source du vrai et du bien. Il n'est pas besoin d'ajouter, qu'éclairée par tant de lumières, la physionomie du Sauveur se détache avec une netteté admirable de toutes les circonstances qui forment la trame de l'Évangile ; elle brille, aux yeux du lecteur, d'un éclat incomparable, et en pénétrant ses beautés, on se sent aussi plus porté à l'adorer, à l'aimer et à la prendre pour modèle. C'est dire que la piété gagne à la lecture de ces commentaires au moins autant que l'intelligence. Les réflexions pieuses ne sont pas prodiguées comme dans certains commentaires où l'écrivain *prêche* sans cesse, mais elles naissent d'elles-mêmes dans l'esprit du lecteur, et leur bienfaisante influence se fait d'autant plus sentir qu'elles sont le fruit de la méditation personnelle et appropriées aux besoins de chaque âme.

Les rabbins, à l'exemple de Jésus, divisaient en quatre catégories les auditeurs de la parole céleste. Leur classification est d'une curieuse originalité : « Parmi ceux qui écoutent les sages, il en est « de quatre espèces : l'éponge, l'entonnoir, le filtre et le crible. « L'éponge s'empare de tout ; l'entonnoir laisse échapper par un « bout ce qu'il reçoit de l'autre ; le filtre abandonne la liqueur et ne « garde que la lie ; le crible rejette la paille pour ne garder que le « froment. » Ceux qui liront et méditeront le beau commentaire de M. Fillion sur S. Marc n'auront pas à craindre d'être rangés dans les

trois premières catégories rabbiniques, car le docte professeur s'est chargé pour eux de passer au crible de sa critique intelligente et respectueuse la plupart des livres qui ont été écrits à l'occasion du texte de S. Marc. Il a soigneusement séparé le bon grain de la paille, et ses lecteurs peuvent être sûrs d'être toujours nourris du plus pur froment.

D. Le Hir.

A.—214. **SATIRES CONTEMPORAINES,** par Henri Chantavoine. In-18 jésus, II-112 p., 1880. Paris, Calmann Lévy. — Prix : 2 fr.

Voici des vers, ami lecteur,
Écrits au courant de la plume.
Mon livre est un petit volume,
Et je suis un petit auteur ;

Mais tous les deux tels que nous sommes,
Nous nous permettons hardiment
D'exprimer notre sentiment
Sur les choses et sur les hommes.

On se fait bien des ennemis,
Et l'on est parfois compromis,
En se conduisant de la sorte ;

Mais quand on a de son côté
Les amis de la vérité,
On met les autres à la porte. *(Préface.)*

Citer cette préface, c'est juger le livre : il y est tout entier.

Des satires ! l'idée est opportune. Jamais, certes, il n'en fut tant besoin, et je crois que le fouet de Barbier ferait bonne besogne sur les reins de plus d'un aujourd'hui. Donc, cher monsieur Henri Chantavoine, vous êtes le bienvenu. Les gens de cœur et de bon sens (c'est tout un) vous sauront gré de votre *sentiment hardi sur les choses et sur les hommes*. Vous avez de l'ouvrage, si vous voulez tout dire. Reprenez donc demain votre plume de poète et de moraliste, une plume solide en bon acier, et donnez-nous encore des petits vers de votre façon. Vous n'avez qu'effleuré, laissez-moi vous le dire, les vices de la rue et les hontes de partout. Vous avez du bout de votre cravache touché légèrement *Jean Hiroux*, *Joseph Prudhomme* et *Phryné*. Ces personnes-là, croyez-le, ont le cuir dur ; il faut frapper fort. Autrement elles pensent qu'on les veut caresser. Souffleter certaines joues, c'est perdre son temps ; ça ne cingle pas assez. Un bâton, un bâton bien gros et bien noueux, et des coups de trique sur l'échine : voilà la seule manière de *mettre* les susdits personnages *à la porte.*

Ce volume est serré, compact ; il contient une masse de documents importants, il serait donc impossible de parler de tout ce qu'il contient.

Terminons en disant que tout ce qui concerne les différents pays s'y trouve : géologie, paléontologie, géodésie, observations astronomiques, rien n'y manque. Tout cela est écrit clairement simplement comme un véritable manuel du travailleur. Il y a bien cependant quelques lacunes, mais enfin malgré cela, nous n'avons qu'à féliciter la maison Hachette d'éditer cet ouvrage qui est unique dans son genre.

L'abbé DURAND.

4.5.—226. DRAME (le) CHRÉTIEN AU MOYEN AGE, par Marius SEPET. In-18 jésus, XII-296 p. 1880. Paris, Didier et Cie 3 fr.

Depuis quelque temps, un jeune écrivain publie dans la *Revue des Deux-Mondes* une série d'articles à sensation. Ni le talent, ni la science ne lui manquent. La prudence seule lui fait défaut. A propos du charmant volume de M. Marius Sepet, M. Brunetière a osé, un jour, avancer des assertions au moins singulières, si elles n'étaient pas très neuves ; il a, carrément et non sans pédantisme, déclaré la littérature au moyen âge œuvre de barbarie et de barbares; et le petit livre du *Drame chrétien* fut, sous sa plume, nettement dénoncé comme *ennuyeux*. La réplique fut prompte et vive ; lestement elle a rappelé l'imprudent critique à un rôle plus modeste. Certes, M. Brunetière sait beaucoup de choses ; je suis sûr qu'il a lu amoureusement, sans en omettre ni une ligne ni un mot, Boileau, Rollin, Marmontel et La Harpe, voire même Voltaire. J'avoue, pour ma part, n'avoir jamais eu ce courage. J'ai essayé très bravement, mais je n'ai pas pu aller jusqu'au bout. Que voulez-vous ? j'aime le grand air et les vastes horizons. Je deviens malade et je tombe dans le spleen, quand on m'enferme dans un enclos quelconque, fût-il orné et paré de le main des Muses. Il n'est permis qu'à certains tempéraments et qu'à certains esprits d'une nature particulière de vivre dans les petites allées artificielles et soigneusement râtissées du XVIIe et du XVIIIe siècle. A nous autres barbares, il nous vaut mieux la plaine immense et les grands chemins populaires du moyen âge.

En ce moment-ci, M. Brunetière écrit de nouveau (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1880) des choses un peu semblables à ses premières déclarations. *A l'occasion d'un livre récent*, par exemple, il traite de haut, avec un royal dédain, les pauvres petits misérables *Mystères du moyen âge*. La *Chanson de Roland* l'ennuie, d'ailleurs,

mortellement. J'ai connu et je connais des gens qui n'ont jamais compris l'*Iliade* ni la *Divine comédie*. M. Brunetière tance vertement les professeurs qui étudient notre vieille littérature nationale et chrétienne. Il affirme sans barguigner que cette littérature n'existe point : c'est un rêve, pense-t-il. Il semble assez évident que pour lui, du moins, c'est un *cauchemar*. Réveillez-vous, M. Brunetière.

Tout le monde ne lit pas exclusivement Batteux, La Harpe et Marmontel. Il y a donc peut-être des curieux qui se hasardent volontiers hors de ce cercle classique. C'est à ceux-là que je conseille instamment la lecture du livre de M. Marius Sepet. Avec un pareil guide, les plus timides et les plus profanes des lecteurs peuvent sans crainte tenter une excursion intéressante dans le domaine littéraire et si peu exploré de la vieille France catholique. Ils y verront des merveilles ; et dès la première étape, les moins enthousiastes, les plus incrédules battront des mains et crieront : *vivat !*

Et ceux qui ne savent rien ou à peu près rien des drames chrétiens d'autrefois, se prendront d'un immense regret. Comme Pompeï sortant de son linceul de cendres, la civilisation forte et originale de nos pères se retrouve ici toute vivante. On la voit, on la touche, on la palpe ; et, comme elle est d'une beauté radieuse, il est impossible de ne pas l'admirer et l'aimer. Et alors, il se fait dans l'âme une protestation indignée contre ces embaumeurs classiques qui depuis la Renaissance, ont enterré nos propres trésors et nos titres de gloire pour exhiber de toutes parts des ridicules fétiches et des momies exotiques.

« Supposons un instant, dit M. Marius Sepet, qu'au lieu de rompre « avec la tradition nationale, pour se précipiter dans l'admiration « aveugle et l'imitation servile de l'antiquité, les poëtes de la fin du « XVIe et du commencement du XVIIe siècle, les Jodelle, les Garnier, « les Hardy, les Théophile, les Mairet eussent transmis ces ébauches, « plus ou moins dégrossies, à Corneille et à Racine, que fût-il « advenu ? Sans entraves dont leur essor, fût gêné, libres de déployer « leurs ailes, soumis aux seules règles de leur raison et de leur bon « goût, qu'eussent produit ces deux grands écrivains ?...

« Dans les pays où la Renaissance s'est bornée à épurer le goût et « à polir le style, sans interrompre la tradition, et sans prétendre « tout renouveler de fond en comble, les grands poëtes dramatiques, « ceux auxquels il est donné de résumer le théâtre de tout un peuple, « n'en sont pas moins venus à leur heure. L'Espagne a eu Lope de « Vega et Calderon, l'Angleterre a eu Shakspeare. Le théâtre de « Shakspeare est l'héritier direct du théâtre du moyen âge ; c'est le « mystère religieux transformé en drame historique, mais gardant sa « forme libre et vivante, et, de plus, tombé aux mains d'un grand

« poëte. On jouait encore des mystères en Angleterre au temps de
« Shakspeare, on en a joué après lui. C'était la seule forme qu'il
« connût, celle qui lui était transmise par les ancêtres, et où il a jeté
« son génie. » (P. 54 et 55.)

L'histoire du drame au moyen âge, c'est l'histoire même de la nation. C'est le peuple français dans sa vie intime et libre, avec ses allures naïves et spirituelles à la fois, avec son caractère primesautier et original, ses goûts, ses aptitudes, ses traditions. On y retrouve tout son passé, mœurs, langage, religion, patriotisme. Jamais tableau ne fut plus fidèle, jamais peinture d'histoire ne représentera aussi parfaitement la pittoresque et charmante physionomie de cette vivante époque. Il y a là un corps, une âme, une énergie chaude et lumineuse qui ressuscite les siècles morts. Chaque figure s'y dessine nettement sur le fond commun de la patrie et de l'Église. Voici la place que chacun occupe de droit, et qui est bien la sienne.

Dans cette maison de la France et du Christ, tout le monde est chez soi. C'est là, dans la cathédrale sainte, que bat le cœur de la nation. Prêtres et laïques, manants et seigneurs, peuple et roi, tous s'y donnent la main, tous y sont frères, tous y croient, tous y prient, tous y chantent Dieu. Le soleil couchant dore le grand portail ; et les vieilles mères, en entrant à l'église, montrent du doigt aux petits chrétiens de douze ans les profils de Judas et de Caïn sculptés en bas-reliefs sur le tympan, et qu'illumine un instant le dernier rayon du jour. Les tours en pyramide indiquent le vol vers les cieux. Chaque chapelle a son mystère, chaque fenêtre une légende. L'énorme croix latine, recueillie et sévère, s'allonge de la rosace occidentale aux vitraux de l'abside, sous l'ogive mystérieuse, étendant au transept ses deux bras comme le Christ. Les cierges bénits brillent sur l'autel ; la lampe eucharistique hésite et tremble, pâle et timide, devant le tabernacle. On voit, dans le chœur, des robes de lin et des chapes d'or. Tout ce peuple va entonner le *Te Deum*.

Cela, c'est la vraie vie de la France ; c'est notre souvenir d'hier ; c'est notre histoire. C'est le Drame au moyen âge.

Je n'essaierai pas de résumer le livre de M. Marius Sepet. Mais je dis à quiconque aime le beau, la vie, la lumière : « Prenez-le ; lisez-le. »

« Enfin, le voilà terminé, ce voyage auquel je vous avais conviés.
« Laissez-moi seulement, pour finir, me demander ce que nous
« cherchons, quand nous vous invitons à ces retours vers un passé
« si lointain, sous le patronage de l'association généreuse qui s'efforce
« d'introduire parmi nous, de mettre en pratique cette grande idée :
« la liberté de l'enseignement supérieur. Quand nous venons vous

« parler de ces antiques monuments de notre littérature, de ces vieux « drames, de ces vieilles chansons de geste... Eh bien! ce que nous « cherchons dans ces études, ce n'est, croyez-le bien, ni le plaisir « puéril d'étaler des connaissances jusqu'ici peu répandues, même « parmi les gens lettrés, dans notre pays, ni la vaine satisfaction de « nous-mêmes. Le but que nous poursuivons, le sentiment que nous « voudrions répandre, communiquer ici et partout, à vous et à tous, « dans l'ordre littéraire comme dans tous les autres, c'est le culte « des traditions françaises, c'est le véritable patriotisme, celui-là, qui se « puise, non pas dans les chimères des abstractions et des systèmes, « mais, je l'ose bien dire, dans les entrailles mêmes de la patrie. » (P. 157 et 158.)

René des Chesnais.

5. — 227. **DROIT (le) DE RÉTENTION DANS LES LÉGISLATIONS ANCIENNES ET MODERNES, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRES,** par Célestin Aimé Pret, avocat, docteur en Droit. — In-8, 458 p. Paris, Ernest Thorin. 7 fr. 50.

Si l'esprit conçoit facilement ce que peut être d'une façon générale le droit de rétention, il n'en est pas moins vrai que le caractère, l'étendue, la définition même de ce droit sont l'objet de nombreuses controverses.

L'auteur, pour traiter de cette matière qui est assurément d'un grand intérêt pratique, a consulté les lois romaines, les anciennes coutumes, les législations actuelles française et étrangères aussi bien que les auteurs anciens et modernes et notre jurisprudence; il a ainsi composé un intéressant ouvrage qui cependant eût gagné peut-être en concision, sans rien perdre de sa lucidité, si certaines idées y avaient été développées d'un seul jet, au lieu d'y être prises et reprises à différentes fois.

M. Pret s'est appliqué à démontrer que « le droit de rétention se « rattache directement au droit naturel, qu'il a son fondement, sa « base dans l'équité, qu'il existe antérieurement à toute consécration « législative, et que sa notion semble innée dans l'esprit humain ». Ce droit « consiste en effet dans la faculté qu'a le détenteur de « conserver entre ses mains la chose d'autrui, de refuser de s'en « dessaisir, pour éviter d'être injustement dépouillé d'une partie de « ses propres biens, d'une fraction de son patrimoine, puisque le « détenteur peut dire qu'en fait une partie de son patrimoine est « confondue dans la chose du réclamant, par exemple parce qu'il a « fait des dépenses sur cette chose et à son occasion. »

Cette institution juridique se rattache donc au droit naturel, « à

au catholicisme. Aussi la *Goerres-Gesellschaft* s'est-elle empressée de créer une Revue sous le titre de *Historisches Jahrbuch* ou *Annales historiques* qui s'occupât spécialement de rétablir la vérité des faits de l'histoire et de les étudier en prenant pour base de leurs investigations les principes suivants :

1° L'histoire de l'humanité est le développement de la destinée du genre humain qui se parfait par la coopération de la divine Providence et du libre arbitre humain. Jésus-Christ est le centre de l'histoire du monde et de l'Église, que Dieu a établie pour faire l'éducation des hommes.

2° Les *Annales historiques* n'ont pas de tendance apologétique ; elles ne refusent pas la collaboration de savants non catholiques, du moment que leurs articles ne sont pas en opposition avec les principes fondamentaux. Les travaux essentiellement scientifiques s'occuperont d'histoire ecclésiastique et profane, sans exclure les disciplines auxiliaires. Seulement il est à remarquer que les dissertations ayant pour objet des études sur des époques antérieures à l'ère chrétienne ne seront admises que par exception. On recevra des travaux traitant de l'histoire de la civilisation, des arts, de la littérature, de l'histoire provinciale, quand leur objet sera traité à un point de vue général.

3° Les *Annales* contiendront 40 feuilles annuellement, distribuées en quatre livraisons de 8 à 12 feuilles renfermant des dissertations des articles de moindre importance, des comptes-rendus de publications récentes ayant une certaine valeur.

4° Les *Annales* sont dirigées par un rédacteur salarié qui a à décider exclusivement sur l'admission des articles.

5° Le prix d'abonnement est de 12 marcs annuellement (de 8 marcs pour les abonnés qui font partie de l'association-Goerres). Il est heureux de voir une revue aussi sérieuse commencer avec le concours de 200 collaborateurs et d'un millier d'abonnés. Parmi les premiers figurent des sommités de la science : Baumstarck, Héfélé, Héfélé, Janssen, Laemmer, Reichensperger, de Reumont, Schulte, Mgr Steifelé, archevêque de Munich, Weiss etc.

Deux livraisons ont déjà paru. Nous croyons ne pouvoir mieux faire pour donner une idée adéquate de l'importance de cette publication périodique que de reproduire les titres des travaux historiques qu'elles renferment.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Orientation, par Hueffer.
Des papiers du cardinal d'York, par Alf. de Reumont.
Horatio Nelson devant Naples en juin 1799, par Helfert.

Le territoire patriarcal et métropolitain de Constantinople et l'Église Bulgare au temps de la domination des Latins à Byzance, par Rattinger, S. Z.

Le développement de la chevalerie chrétienne par Weiss.

Les décrets concernant les élections d'Étienne III et d'Étienne IV.

Nouvelles... Comptes rendus.

DEUXIÈME LIVRAISON.

La décadence des métiers au temps de l'absolutisme, par Bruder.

« Bonifatius » Recherches étymologico-diplomatiques sur ce nom, par Wille.

Lettres inédites pour servir à l'histoire de Béranger de Tours, par Biskop.

Sur l'année du sacre de saint Ludger, premier évêque de Munster, par Diekamp.

Sur un diplôme controversé du temps des Carlovingiens (907), par Braumueller.

Observations historiques sur les bibliothèques publiques en Allemagne, depuis Guttenberg jusque vers 1620, par Falk.

Une famille princière (de Brunswick-Grubenhagen) dans le Levant et en Italie, par A. de Reumont.

Nouvelles etc. (1).

L'abbé N. J. Cornet.

6. — 237. **HOMME (l'), SA NATURE, SON AME, SES FACULTÉS ET SA FIN**, *d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin*, par Mgr de la Bouillerie, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux. — Gr. in-8°, xi-325 p. 1880. Paris, Victor Palmé. 6 fr.

Le nouveau livre de Mgr de la Bouillerie correspond parfaitement à son titre. Le point de départ des importants problèmes qu'il discute est la question fondamentale de la matière et de la forme, ou, pour parler plus rigoureusement, de l'unité de la forme substantielle dans l'homme.

Dans son introduction, Mgr l'archevêque de Perga, expose avec la

1. Dans la troisième livraison que nous recevons en ce moment, nous remarquons les travaux suivants :

La Correspondance du cardinal Contardini pendant sa législation en Allemagne en 1541, par Pastor.

Le Voyage du légat Nicolas de Cusa en Allemagne septentrionale dans le courant de l'année 1454, par Grube.

L'activité littéraire de l'abbé André de Saint-Michel, près de Bambery, par Wittmann.

Comptes-rendus d'ouvrages.

plus grande précision le but qu'il se propose. « Cette étude, dit-il, est le simple exposé de la doctrine de saint Thomas-d'Aquin sur l'homme. J'ai essayé de la présenter sous une forme et avec un langage qui la rendissent plus accessible aux personnes peu habituées à la terminologie scolastique, et mon livre aurait atteint son but s'il leur facilitait la lecture des œuvres mêmes du grand Docteur.

« Ce travail, du reste, n'est ni une œuvre de critique ni une œuvre de polémique.

« Exclusivement consacré à l'étude de l'anthropologie de saint Thomas, il a dû laisser de côté les divers systèmes qu'une philosophie plus moderne a essayé de mettre en vogue. »

Ainsi le vénérable auteur écarte toutes les objections qu'on essaie de soulever contre l'enseignement thomiste au nom des progrès de la science moderne ; il est acquis aujourd'hui que les bases de la philosophie de saint Thomas demeurent inébranlables. Il se trouve néanmoins à la fin du volume un appendice relatif à la question de la composition des corps, dans lequel Mgr l'archevêque de Perga expose la doctrine de saint Thomas dans ses rapports avec les découvertes de la science. Dans cette note, qui comprend toute la substance d'un long ouvrage, la doctrine de saint Thomas est victorieusement vengée du reproche que lui font les partisans de l'Atomisme et du Dynamisme. L'opinion de ces adversaires du Thomisme est clairement formulée et aussi clairement résolue ; et comme à un vigoureux raisonnement se joignent des preuves tirées des sciences elles-mêmes, l'esprit ne voit pas ce qui manque à l'argumentation pour être concluante. D'ailleurs « la question entre saint Thomas et les sciences modernes n'est nullement de savoir si le saint Docteur a pu commettre quelques erreurs en physique, en chimie ou en astronomie. Au-dessus de ces sciences expérimentales, et par cela même essentiellement transformables, règne en souveraine la métaphysique avec ses principes rationnels qui s'imposent à l'esprit de l'homme. »

Dans ce domaine, a-t-on dit, saint Thomas a suivi Aristote ; c'est vrai, reconnaît notre savant auteur, mais il a merveilleusement ennobli et transformé l'œuvre du philosophe de Stagyre ; surtout en corrigeant les erreurs de l'école péripatéticienne, le grand Docteur a refait toute une philosophie qui est la sienne, mais qui surtout a eu l'honneur de devenir celle de l'Église. Effectivement si la doctrine de l'Ange de l'École sait puiser aux sources pures de la métaphysique, elle est en même temps, le résumé des sublimes écrits des Pères, et remonte en définitive aux divins enseignements que le Sauveur est venu apporter à la terre et qui ont transformé le monde.

Le principe fondamental de l'enseignement thomiste est l'unité

substantielle de l'homme. C'est à démontrer cette théorie que Mgr le coadjuteur de Bordeaux consacre la plus grande partie de son travail.

C'est elle qui assigne à l'être humain un rang si considérable dans l'ensemble de la création. Ce principe de l'unité humaine est d'une telle importance en philosophie qu'il suffit seul pour réfuter les deux grandes erreurs entre lesquelles oscille l'esprit de l'homme, le matérialisme et l'idéalisme; le matérialisme, qui s'exprime si brutalement de nos jours par les détestables doctrines du positivisme et de la génération spontanée ; l'idéalisme, qui des beaux rêves de Platon, est descendu jusqu'aux rêveries obscures de la philosophie allemande.

Cet exposé suffit pour faire comprendre le but élevé et vraiment nécessaire que s'est proposé Mgr l'archevêque de Perga en écrivant le livre qui est devant nos yeux.

Il ne manque pas d'esprits même éclairés qui répètent sur tous les tons, que ce sont là des disputes de mots et qu'on doit laisser de côté les arguties. Tout le monde demeure d'accord qu'il faut ménager son temps, s'attacher aux doctrines solides et éviter tout ce qui ne contiendrait que de vains jeux de dialectique et une terminologie stérile. Mais il ne faut pas oublier que les mots sont les signes des idées ; et dans le grave débat où Mgr le coadjuteur de Bordeaux apporte l'autorité d'un talent incontesté, il y a tout autre chose qu'une question de termes et d'expressions; il va de l'idée.

Le savant auteur ne se contente pas de l'affirmer, il démontre que la philosophie de saint Thomas, faisant une juste part à tout ce qui est dans l'homme et demandant à toutes ses facultés sensitives et intellectuelles leur mutuel concours pour le conduire au vrai, le maintient à ce niveau précis où, entre les fanges d'en bas et les nuages d'en haut, Dieu a fait à la raison humaine une si large et si noble place. Après cela l'auteur a le droit d'ajouter :

« C'est ici la philosophie du bon sens, la philosophie de la nature, la philosophie de la raison, et c'est également la philosophie qui, loin de rejeter les vérités divines, se sert d'elles pour formuler en l'honneur de Dieu et en l'honneur de l'homme, la magnifique synthèse du savoir humain le plus élevé. »

Suivant constamment les principes de saint Thomas, Mgr l'archevêque de Perga part des notions élémentaires d'acte, de puissance, de substance, d'accident, de matière et de forme, pour arriver à définir la nature de l'homme. Il démontre ensuite l'unité de l'âme dans l'homme. « Il est curieux, dit un savant Père de l'Oratoire, de lire, à côté de ce chapitre, les pages que M. Th. Henri Martin a écrites sur cette question dans son livre: *les Sciences et la Philosophie* (Essai IV). »

Les premiers chapitres sont suivis de plusieurs autres dans lesquels est prouvée la spiritualité de l'âme, puis l'immortalité de cette âme créée immédiatement par Dieu. Cette âme est destinée à être unie à un corps ; il faut donc consacrer un chapitre à l'étude du corps, et un autre à la mort, qui doit briser, pour un certain temps, l'unité substantielle de l'homme.

L'âme rappelle de nouveau l'auteur : il en examine les facultés, l'intelligence plus spécialement, et là nous retrouvons la doctrine thomiste du système de l'intellectualité humaine. L'auteur donne un tableau bref, mais suffisant, des facultés qui dépendent de l'intelligence, comme la raison, la conscience, la mémoire, il est amené naturellement à traiter de la vérité et de l'erreur. Il définit la vérité, et traite d'une autre de nos facultés, le jugement. L'analyse très-claire de la vérité et de l'erreur sert à montrer comment l'homme comprend ce qui est au-dessous de lui, en lui et au-dessus de lui.

L'âme séparée et son activité, la volonté, la liberté, les relations mutuelles de l'intelligence et de la volonté sont étudiées à leur tour. Il fallait enfin étudier l'âme de l'homme dans la recherche du bien suprême et poursuivre cette analyse jusqu'au terme bienheureux où l'âme, par la lumière de gloire, verra ce Dieu auquel l'unit dès la vie présente la grâce divine. Le chapitre XXVII[e] est consacré à démontrer les conséquences pour l'âme de l'état de la gloire et le XXVIII[e] et dernier à la résurrection des corps.

Quelques lecteurs regretteront de ne pas voir les notions d'acte et de puissance plus minutieusement analysées et la définition de la vie plus profondément scrutée. Ces points-là sont des points fondamentaux.

Il est vrai que cette étude serait abstraite, et il serait difficile de la mettre à la portée des lecteurs ordinaires, cette objection n'est pas de mise dans la circonstance ; Mgr de la Bouillerie a surmonté avec bonheur de plus grandes difficultés.

Nous ne pouvons terminer ce compte-rendu sans citer les paroles mêmes du Souverain Pontife à Mgr l'archevêque de Perga, en le félicitant sur son remarquable et utile travail.

»Nous avons reçu avec joie et avec une véritable satisfaction d'esprit les lettres que vous nous avez récemment adressées, ainsi que le volume nouvellement publié par vous et que vous Nous avez présenté, ayant pour titre : *Exposé de la doctrine de saint Thomas d'Aquin sur l'homme.* Vous savez parfaitement, Vénérable Frère, de quel prix a toujours été à nos yeux la belle doctrine de saint Thomas d'Aquin et combien nous désirons que partout elle fleurisse et qu'elle soit au loin propagée.

« Or, dans l'expression de ce désir, nous avons très-spécialement

en vue cette portion de la science philosophique qui se nomme Anthropologie; celle-ci,en effet, l'emporte à très-juste titre sur toutes les autres, d'abord parce qu'elle atteint la nature de l'homme, ses facultés, son origine, sa fin; et qu'en second lieu, tous les vrais sages sont d'accord sur ce point que le Docteur angélique a tellement combiné son traité sur l'homme, que ce traité est d'une absolue vérité, inébranlable et vraiment digne de l'homme, et que non-seulement il évite toutes les erreurs des philosophes anciens et modernes, mais encore les réfute invinciblement.

« Puis, donc, Vénérable Frère, que vous vous êtes appliqué à exposer avec clarté et précision cette doctrine de saint Thomas sur l'homme, Nous vous adressons de tout cœur nos félicitations et Nous recommandons ardemment l'œuvre que vous avez entreprise. Également, Nous avons confiance que, au milieu du déluge d'erreurs qui se propagent sur l'homme, une telle œuvre ne sera pas d'un médiocre profit pour les esprits qui se livrent à l'étude des sciences philosophiques.

« Continuez donc, vénérable Frère, sous la direction et à l'école de saint Thomas d'Aquin, à cultiver ainsi habilement les sciences divines et humaines ; continuez à mériter excellemment de la foi et de la raison. Puisse devenir pour vous un accroissement de force et d'ardeur la Bénédiction apostolique que Nous vous donnons avec amour dans le Seigneur, comme un gage de la faveur divine et comme un témoignage de notre bienveillance toute particulière à votre égard.

« Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 11 octobre 1879. La deuxième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, P. P. »

Nous ne voulons ni ne pouvons rien ajouter à ce jugement du suprême Pasteur ; le seul vœu que nous nous permettrons d'ajouter c'est que sa voix soit entendue de tous les fidèles.

DOM PAUL PIOLIN.

4. — **238. ILE DE RHODES**, par V. GUÉRIN, agrégé et docteur ès lettres, membre de plusieurs sociétés savantes. — 2e édition, avec une carte. — In-18 jésus, 353 p. 1880. Paris, E. Leroux. 5 francs.

L'île de Rhodes, si célèbre dans l'antiquité et au moyen âge, est généralement peu connue, et pourtant la richesse de son sol, la beauté de son climat, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, les ruines de tout genre qu'elle renferme méritent bien d'attirer l'attention de l'historien et du géographe. L'oubli, où on laisse aujourd'hui cette île qui joua autrefois un rôle politique si considérable, tient en

Ces documents, inédits pour la plupart, choisis de manière à servir de types pour l'étude de la paléographie et de la diplomatique, sont en même temps d'un réel intérêt historique et philologique.

Le premier fascicule contient des documents du xe au xvie siècle parmi lesquels : une bulle du Souverain-Pontife sur papyrus, plusieurs diplômes des premiers capétiens, des chartes d'évêques, de seigneurs, d'officialités; de nombreux actes privés, ventes, donations, partages, testaments, inventaires, minutes de notaires; des fragments du roman d'Alexandre, des poésies de troubadours. Ces pièces concernent l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, de la Normandie, de la Picardie, de la Champagne, de la Lorraine, de l'Alsace, de la Bourgogne, du Dauphiné, de la Provence, de l'Auvergne et du Poitou.

Au point de vue de la langue, on y trouvera des pièces en latin, en français, en allemand et en provençal.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit en commençant, la principale utilité de cette publication, c'est de former à la lecture sûre des manuscrits en offrant des modèles exempts de tout soupçon d'infidélité. En effet le procédé auquel on a eu recours pour reproduire ces pièces d'une authenticité au-dessus de tout doute, est la photogravure, que M. Dujardin a portée à une rare perfection. Toutes les méthodes auxquelles on avait eu recours jusqu'à ce jour n'étaient propres qu'à égarer l'œil par les inexactitudes auxquelles elles donnaient nécessairement entrée. La photogravure au contraire est une reproduction irréprochable sous tous les rapports. Les planches que nous avons sous les yeux pourraient faire illusion. En les étudiant avec attention l'œil se familiarisera avec toutes les particularités de l'écriture depuis le vie siècle jusqu'au xvie, et il sera désormais facile à chacun de lire sur les originaux les documents historiques dont la connaissance directe est indispensable pour acquérir une notion vraie des faits du passé.

L'éditeur avertit que chaque fascicule forme un tout complet avec titres et tables ; la réunion de quatre fascicules formera un volume auquel sera jointe une table chronologique de tous les documents, qui sera livrée avec le quatrième fascicule.

Dom Paul Piolin.

A. — 248. **SAINT MARTIN**, par A. Lecoy de la Marche, archiviste paléographe, professeur d'histoire à l'Institut catholique de Paris, lauréat de l'académie des inscriptions et belles-lettres ; 6 chromolithographies d'après les aquarelles de MM. Olivier Merson, Dambourgez et Toussaint ; 24 grandes gravures hors texte d'après les compositions originales de MM. Joseph Blanc, Émile Lafon et Olivier Merson et d'après les dessins de M. Bocourt, Mademoiselle Dupuy, MM. Édouard Garnier, Claudius-Lavergne fils, Paquier et

SELLIER ; 3 fac-simile et environ 140 gravures dans le texte reproduisant les principaux monuments consacrés au souvenir de saint Martin, etc. d'après les dessins de MM. CIAPPORI, Hubert CLERGET, FICHOT, GARCIA, Éd. GARNIER, GOSSELIN, MAHIEU, O. MERSON, QUEYROI, SELLIER et TOUSSAINT. Gr. in-8°, XV-736 p. 1881. Tours. Alfred MAME et fils. 25 fr.

Sur les bords de la Loire, entre la statue de Descartes et celle un peu plus loin de Rabelais, se trouve un sanctuaire que la piété des fidèles élève à l'une des plus pures et des plus nobles gloires de la France, à celui qui fut plus grand que l'auteur de la *Méthode*, et qu'on ne pourrait sans blasphème comparer au chantre de *Gargantua*, à l'apôtre et thaumaturge des Gaules, saint Martin. En attendant qu'à nos regards ravis se dresse dans les airs la basilique de Tours, il nous est permis d'admirer un monument d'un autre genre, aux proportions harmonieuses et d'une richesse incomparable. C'est l'œuvre d'un écrivain distingué, doublé d'un érudit.

L'étude sur saint Martin ne pouvait se faire sur place. Il fallait dépouiller de nombreuses archives, interroger les traditions locales. L'illustre vainqueur de l'arianisme et du paganisme au IVe siècle avait parcouru toutes les provinces des Gaules ; près de quatre mille églises, en notre seul pays, l'ont choisi pour patron. L'éminent professeur à la Faculté catholique de Paris a non-seulement compulsé tous les documents qui se rattachaient à son vaste sujet ; mais, en dehors de ses recherches personnelles, il s'est adressé au savoir des personnes de tout pays que leur position mettait à même de posséder des renseignements particuliers. Le monde savant et le monde religieux se sont unis avec empressement pour travailler à la gloire de saint Martin. De plus, M. Lecoy de la Marche rétablit la physionomie de l'époque où vécut son héros et montre quel a été son rôle social et providentiel, son influence sur les idées, les doctrines et les institutions de son temps. Le double intérêt historique et social se trouve de la sorte à un rare degré dans la vie de ce conquérant des âmes. Cette figure si populaire se présente sous son véritable aspect.Influence exercée par saint Martin durant sa vie, par saint Martin après sa mort: C'est là toute la division de l'ouvrage. Dans la première partie, le nouveau biographe considère tour à tour le soldat, le moine, l'évêque, l'apôtre ; dans la seconde, il suit pas à pas les destinées du corps glorieux de saint Martin qui, depuis tant de siècles, attire les peuples en foule ; il nous fait connaître le culte dont l illustre thaumarturge a été l'objet depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours ; il nous montre son influence radieuse sur les institutions, la littérature et l'art.

Le langage de l'auteur reflète avec éclat ses convictions intimes ; sa méthode est sévère, sa règle est le sens chrétien, son criterium

la foi de l'Église. L'ardeur de sa parole est mise au service d'une science austère et profonde. — C'est à la maison Mame que revenait l'honneur de publier cet ouvrage. Le célèbre éditeur, dont les mérites ne sont plus à signaler, a donné au livre une illustration vraiment digne du saint qui en est l'objet. Non-seulement, il a mis à contribution les peintures et les sculptures antiques qui reproduisent le mieux la figure de saint Martin, mais il a demandé à des artistes de haute valeur dix compositions originales. Chef-d'œuvre littéraire, artistique et typographique, *Saint Martin* a sa place marquée dans toute bibliothèque chrétienne et française.

ALEX. VILLERAIS.

R. 4. 5. — **249. TRAITÉ ÉLÉMEMTAIRE DE PHILOSOPHIE**, *à l'usage des classes*, par Paul Janet, membre de l'Institut, professeur à la faculté des lettres de Paris, second fascicule : Logique, morale et théodicée. In-8°, p. 365 à 832. 1880. Paris, Ch. Delagrave. Prix de l'ouvrage complet : 8 fr. 75.

Le premier fascicule comprend la psychologie, et le second les trois autres parties de la philosophie : Logique, morale et théodicée. Une *Table analytique des matières* et un petit fascicule relatif aux *Notions d'économie politique*, dont le nouveau programme officiel prescrit l'étude, viendront prochainement compléter l'ouvrage.

Partout dans ce livre se révèle la main d'un maître. L'auteur rajeunit toutes les questions parce qu'il les possède à fond et qu'il a une manière à lui de les traiter. Il manie son sujet avec une remarquable facilité. Point d'embarras ni d'obscurité nulle part, partout l'aisance d'un homme qui sait ce qu'il dit, qui ne dit pas tout ce qu'il sait dans un traité élémentaire, qui ménage les jeunes esprits pour qui il écrit et tempère sa force pour la réduire à leur mesure : *parcentis viribus et extenuantis eas consulto*. Quoiqu'il n'hésite pas à prendre son bien partout où il le trouve, son livre est bien à lui, c'est sur un très antique sujet un livre tout nouveau.

La partie faible, c'est la morale. L'auteur s'y inspire trop de Kant et pas assez de l'Évangile et de saint Thomas. Ce n'est pas qu'il soit hostile à l'enseignement chrétien, il ne le pouvait pas dans un livre classique, cependant le stoïcisme du philosophe allemand vient quelquefois altérer la rectitude des doctrines. L'enseignement catholique ne fait tellement qu'un avec la vérité qu'on s'éloigne de celle-ci dès qu'on perd celui-là de vue. Nous avons relevé quelques passages.

Page 679. M. Janet déclare être de l'avis de Kant qui n'admet pas qu'au-dessus du devoir strict, il y ait un domaine libre, par exemple le dévouement. L'Évangile cependant contient, avec des préceptes

qui ne se violent pas sans péché, des conseils salutaires à pratiquer, mais qui ne s'imposent pas à tous. L'opinion de Kant n'est qu'un paradoxe renouvelé des stoïciens qui n'admettaient aucun degré entre les différents devoirs et pour qui c'était un crime égal de tuer sans raison un poulet, ou d'égorger son père. A la même page, il dit : « C'est une vertu de moine, pour laquelle la règle est tout. » Que vient faire dans un livre sérieux ce propos léger ? Respectons les moines, respectons-les deux fois aujourd'hui, d'abord parce qu'ils sont moines, ensuite parce qu'ils sont persécutés.

Page 680. « La vertu est une harmonie, » a pu dire Platon attentif en tout à l'idéal plus qu'au réel et qui n'avait pas connaissance du péché d'origine : le redire aujourd'hui, c'est une inadvertance qu'un psychologue ne devrait pas commettre. La vertu tend à rétablir l'harmonie détruite par le péché originel; ce rétablissement est le fruit qu'elle doit porter comme récompense finale ; en ce monde elle est toujours accompagnée de l'effort qui est tout le contraire de l'harmonie.

Page 693. L'auteur cite pêle-mêle le conventionnel Boissy d'Anglas, le catholique Thomas Morus, le calviniste Dubourg, Christophe Colomb, Jeanne d'Arc comme des modèles d'héroïsme; c'est pousser trop loin l'éclectisme religieux. Il y a une vérité religieuse absolue, en dehors de laquelle l'héroïsme change de nom et n'est plus une vertu.

Page 805, on lit : « Sans doute la loi morale commande par elle-même, et non par l'autorité d'une volonté supérieure. » Qu'est ceci? La loi morale commande par elle-même! Mais alors il faut dire à plus forte raison qu'elle existe par elle-même, et voilà ressuscitée la bizarre théorie attribuée par Aristote à Platon, selon laquelle les idées seraient des êtres subsistants par eux-mêmes. M. Janet admet-il cela? Il déclare un peu plus loin (p. 806), et fort justement, que la loi morale est autre chose qu'une conception de l'esprit humain, puisqu'alors elle ne pourrait pas commander à la volonté humaine. Mais qu'est-ce donc que la loi morale si elle n'est ni l'expression d'une volonté supérieure, ni une conception de l'esprit humain ? La logique, ordinairement si lucide, de M. Janet se trouble ici et se déconcerte : c'est qu'il veut garder des ménagements envers les tenants de la morale indépendante. Il dit encore au même endroit: « La loi morale n'a pas été établie par une volonté ; car alors elle pourrait être renversée par cette même volonté. » Mais il sait aussi bien que nous qu'il y a en Dieu, à côté d'une volonté libre, une volonté nécessaire. Est-ce qu'il ne se souvient pas d'avoir dit un peu plus haut, (p. 659) : « Il faut reconnaître, sans doute, que la loi morale a son fondement en Dieu, mais non pas dans sa volonté seule : *elle dérive de sa vo-*

étrange que présentait alors, en face de ces mœurs licencieuses, au milieu de cette immoralité élégante et raffinée, le groupe aimable de Marie Leczinska et de ses enfants, se détachant, au dire d'un contemporain, comme un îlot de verdure au milieu d'un désert aride (pp. 68 et 69) ? — Le tableau que l'auteur trace de la vie de madame Louise et de ses sœurs à la cour est une des plus intéressantes parties de l'ouvrage.

Or, sous le travail de Dieu, se développait secrètement la vocation, et cette cour de Versailles allait devenir pour la fille du roi de France le chemin du Carmel. « Moi carmélite et le roi tout à Dieu, s'était écriée un jour la princesse ! » Il y a dans ces deux mots tout le secret de la résolution héroïque qui l'arrache au monde et l'entraîne au fond du cloître. Madame Louise veut sauver son âme, et par ses pénitences, par ses sacrifices, gagner en même temps pour le ciel l'âme de son père. Elle se fait volontairement comme une victime expiatoire au milieu de cette génération frivole et licencieuse. Son âme salue avec force et avec amour l'image austère de la vie crucifiée. La maison de Saint-Denis attire ses préférences et fixe son choix, parce que, dans tout l'ordre elle est la plus austère (pp. 215 et 504). Le *miracle de sa vie*, pendant dix-sept années, fut l'amour de l'humilité, de la pénitence et de la croix. En 1873, le Souverain-Pontife, Pie IX, déclara *Vénérable* la princesse carmélite, qui « fit briller à la cour les vertus du cloître. et dans le cloître voulut souffrir et prier pour les fautes de la cour. »

Pour écrire la *Vie* de l'illustre fille de Louis XV, M. l'abbé Gillet a consulté toutes les publications anciennes, toutes les études les plus récentes, propres à éclairer d'une nouvelle lumière cette physionomie si pleine d'attrait. Ses recherches personnelles lui ont fait découvrir quelques manuscrits précieux ; il a eu surtout la bonne fortune de pouvoir dépouiller la correspondance de madame Louise avec le cardinal de Bernis, alors ambassadeur à Rome, plus de quatre-vingts lettres presque toutes inédites conservées au château de Saint-Marcel, et il en cite de nombreux passages. Mais où a-t-il vu que le cardinal Loménie de Brienne fut archevêque de Paris ? (p. 526). A l'époque dont il parle, 1787, c'est Mgr de Juigné, qui occupait ce siège. Loménie de Brienne fut archevêque de Toulouse et de Sens.

La lecture de cet ouvrage ne peut manquer de plaire même aux personnes du monde. CH. DENIEUL.

4. 5. — 252. **VIE (la) DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST**, par l'abbé C. Fouard, professeur à la Faculté de Théologie de Rouen. In-8°, xxxii-522-557 p. 1880. Paris et Lyon, Lecoffre. 14 fr.

Ce Jésus, que depuis plus d'un siècle l'incrédulité philosophiste nous montre comme définitivement chassé du cœur de l'humanité savante, n'a jamais plus occupé qu'aujourd'hui la scène des intelligences et les préoccupations du monde ; il est toujours le nom capital autour duquel s'agitent les destinées des peuples, la littérature des académies, les bénédictions ou les blasphèmes de tous. Spectacle divin, vraiment, après dix-neuf cents ans de durée, marqués par tant de combats, d'hostilités, de persécutions, de péripéties mortelles à œuvre d'homme. Oui, Jésus-Christ vit toujours, et même sa grande vie terrestre, on peut le dire, a commencé aux ignominies de la croix, aux anéantissements apparents du tombeau. Chaque année, cette immense famille chrétienne qui remplit l'univers reprend un à un, dans l'ordre naturel et chronologique, les faits, les mystères de l'Évangile, et les solennise comme s'ils étaient présents. Jésus revit à chaque fête : on le voit agir, on l'entend parler, on sait et on sent qu'il est là : en sorte que, dans la réelle portée du terme, une *Vie* du Sauveur est l'histoire ecclésiastique tout entière. Nous aimerions un livre de ce genre, portant ce titre.

Ce n'est point à quoi M. l'abbé Fouard a songé. Il nous donne simplement la *Vie de Notre-Seigneur* dans les conditions ordinaires de temps et de lieux. Mais pourquoi ce nouveau travail, sur un sujet si souvent abordé en ces trente dernières années, et qui semble épuisé dans tous les sens ? L'auteur observe, à bon droit, qu'on ne peut ici excéder, que des livres pareils ne sauraient être trop multipliés, chaque écrivain y mêlant ses réflexions personnelles, son point de vue, ses études particulières. « La divinité du Christ est » l'objet d'éternelles contemplations, et à chaque âge son humanité, » paraissant dans un nouveau jour, veut une différente peinture. » Les Évangiles suffirent à la foi des premiers fidèles ; avec l'apparition des hérésies vint la nécessité des discussions et des éclaircissements, aussi bien sur les faits de détail que sur la doctrine orthodoxe. De là une grande variété d'ouvrages. Les besoins sont restés les mêmes, principalement depuis le protestantisme et en face de la libre-pensée. Ce qui édifiera un lecteur n'est point ce que l'autre désire. La pensée de M. l'abbé Fouard est de rapprocher les quatre Évangélistes, ou témoins sacrés, afin de montrer, dans une histoire courante, facile à lire, comment leurs récits, divers de forme, d'intention, d'origine, s'expliquent et se confirment. Ses moyens et ses règles sont de s'at-

tacher avant tout au texte inspiré, de l'interpréter en s'appuyant de préférence sur les premiers Pères, organes autorisés d'une tradition sûre ; de relater le plus exactement possible la physionomie des personnages, des lieux, les institutions, les usages, les idées populaires: en un mot, de ménager au sujet le cadre qui seul lui convient. C'est pour cela que, dès l'ouverture du livre, on tombe sur une belle carte de la Palestine au temps de Notre-Seigneur. L'auteur nous offre également la liste des ouvrages en toute langue, qu'il a consultés : c'est tout un dictionnaire, ayant sa valeur propre pour les esprits studieux.

L'ouvrage est bien écrit, bien disposé, très-soigné comme typographie. L'un de ses mérites, au point de vue scientifique, est dans les fréquentes et riches notes ajoutées au texte pour des éclaircissements grammaticaux, biographiques, géographiques et d'interprétation. M. l'abbé Fouard y fait preuve d'une remarquable connaissance des langues, des difficultés soulevées, des opinions des théologiens, des Pères, des historiens, des commentateurs. Il s'exprime clairement d'ailleurs. De précieux appendices complètent ce que les notes avaient simplement indiqué.

La marche est de suivre pas à pas l'ordre connu des Évangiles. Au livre Ier, l'enfance de Jésus, avec un chapitre pour chacun des mystères, après celui qui expose préliminairement l'état de la Judée à ce moment. De ce chapitre bien compris sortent pour le lecteur de très-utiles lumières sur une foule d'obscurités de détail, résultant de notre ignorance des mœurs orientales, des usages des Juifs, de leur situation sous les Romains, des droits et attributions de ceux qui les gouvernaient, et tout le reste. Le livre second est intitulé *Débuts du ministère de Jésus*, dont le livre troisième présente la première année, le quatrième la seconde, c'est-à-dire jusqu'au discours sur l'Eucharistie rapporté par saint Jean. Un plan de Jérusalem, en tête du second volume, invite à suivre plus exactement les faits qui marquèrent la troisième année et toute l'histoire de la Passion. L'histoire se termine à l'Ascension. Une bonne table analytique couronne le tout.

Un travail particulier qu'il est juste de mentionner est, à la fin du tome second, une table de concordance des quatre Évangélistes, sur un plan qui nous a paru nouveau, et qui, en tout cas, est merveilleusement conçu. Il y manquerait cependant une sixième colonne, pour la chronologie.

V. Postel.

4. — 253. **VILLE (la) SOUS L'ANCIEN RÉGIME**, par Albert BABEAU. — In-8°, VIII-564 p. 1880. Paris, Didier et Cie. 7 fr. 50.

Le savant auteur poursuit ses curieuses et importantes recherches sur l'ancien régime : après avoir, dans un précédent ouvrage, dont nous avons rendu compte à l'époque où il a paru, décrit les institutions des villages de la France sous l'ancien régime, il fait connaître, dans ce nouveau volume, la vie administrative et publique des villes, des villes de province surtout, pendant les deux siècles qui ont précédé la révolution de 1789.

L'ouvrage est divisé en neuf livres, subdivisés chacun en un nombre plus ou moins grand de chapitres, suivant la diversité des questions à élucider. Ces questions sont d'autant plus intéressantes et plus curieuses que, dans la pratique, elles varient non-seulement d'une période à la suivante, ou d'une région ou d'une province à une autre, mais encore d'une ville à une ville voisine. La multiplicité et l'infinie variété de ces questions, traitées pour la plupart avec un savoir et une compétence incontestables, rendent absolument impossible, soit une analyse, soit un résumé de l'ouvrage. Nous nous bornerons donc à donner le titre des livres et des chapitres, avec l'indication des questions les plus curieuses ou les plus importantes, sauf à revenir sur quelques-unes des solutions données par l'auteur :

LIVRE I. LES HABITANTS. 1° *Les droits de Bourgeoisie ;* caractère et privilèges des villes, cités, bourgs et faubourgs, attraction exercée par les villes sur les campagnes, autorisations de domicile et de séjour, privilèges des Bourgeois, etc. 2° *Corps et corporations ;* multiplicité des associations ; hiérarchies des diverses communautés, corporations des marchands, corporations d'arts et métiers, luttes et divisions entre elles, leurs fêtes patronales, maîtres et compagnons. 3°. *Assemblées générales ;* leur convocation, leur tenue, leurs délibérations, leurs attributions, esprit d'indépendance, tumulte et désordres, assemblées des paroisses et des corporations, etc. 4° *Les Élections municipales ;* droit d'élection : suffrage universel, suffrage restreint, vote par paroisse, par compagnie, suffrage à deux degrés, etc. 5° *L'intervention de l'État :* dans la nominations des magistrats municipaux, dans les élections, condidature officielle, etc.

LIVRE II. LA MUNICIPALITÉ : 1° *L'hôtel de ville.* Sa double signification, hôtels de ville des trois derniers siècles, grande salle des déli-

de la Ferrière. — Le premier architecte des Tuileries, par Hector Drumont. — Mélanges, par A. Laugeal. — Revue des sciences, par Henri de Parville. — Quinzaine politique, par Auguste Boucher.

Études catholiques.

NOVEMBRE. — Chronique religieuse, par J.-H. Olivier. — Qu'est-ce que la libre pensée, par Just. Fèvre. — Notice historique sur le cardinal de Tencin, par Andony. — Une fleur du pèlerinage de N.-D. de Benoite-Vaux. — Une petite excursion dans le domaine de la vérité, par E. Boyer. — Vie du pieux Thomas A. Kempis, par W. Schneider.

Journal de la jeunesse.

20 NOVEMBRE. — Cadette, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — A propos du Taquin, par Albert Lévy. — Tel enfant, tel homme, par Louise Musset. — Le Cactus, par Mme Barbé. — Les Hirondelles, par Adolphe Aderer — A travers la France : Vaison, par Anthyme Saint-Paul.

Dessins : Tofani, Ferdinandus, Faguet, Taylor.

27 NOVEMBRE. — Cadette, par Mlle Zénaïde Fleuriot — Les loyers à Paris, par A. Mendlé. — Une fantaisie de la princesse Juliane, par Mme C. Colomb. — Les bateaux de peau, par H. de la Blanchère. — Une pendule mystérieuse. — Joel, par Albert Lévy. — Les Druides médecins et justiciers, par Duhousset.

Dessins : Tofani, E. Bayard, Ferdinandus, de Neuville.

4 DÉCEMBRE. — Maman, par J. Girardin. — Les Luttes à la course, par Frédéric Dillaye. — Les Eclipses en 1880, par M. Albert Lévy. — L'Ecolier de Vignole, par Mme Gustave Demoulin. — Le Tremblement de terre d'Agram, par Paul Pelet.

Dessins : Tofani, E. Bayard, Sandoz, Valéris.

11 DÉCEMBRE — Maman, par J. Girardin. — Sagacité de la Pie, par Charles Joliet. — L'illustre docteur Lindeus, par André Bourquien. — Le service des phares en France, par H. Narval. — Les tambours, par Eugène Muller. — L'Ecolier de Vignole, par Mme Gustave Demoulin. — A travers la France : Chateauroux, par Anthyme Saint-Paul.

Dessins : Tofani, Jahandier, Bannafoux, Taylor.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Revue catholique des institutions et du droit.

NOVEMBRE. — De la responsabilité des agents du pouvoir exécutif, par J. Bresson. — Les scellés administratifs, par Georges du Saint. — Les violences du 30 juin et du 1er septembre devant la justice française, par Albert Desplagnes.

Revue de France.

15 NOVEMBRE. — André Chénier et les Jacobins, par M. Oscar de Vallée. — L'art décoratif au palais des Champs-Elysées et dans les écoles d'art, par M. Ernest Chesneau. — L'âne ou le testament de Victor Hugo, par M. L. Derôme. — Le général Bernadotte, par M. Frédéric Masson — Le mariage de Célimène, par MM. Edmond Texier et Camille Le Senne. — Les théâtres, par M. Edouard Thierry. — La quinzaine politique, par M. J. Valfrey. — Notes d'un ingénieur, par M. P. Maigne.

1er DÉCEMBRE. — La caverne de Trophonius, par M. Latour Saint-Ybars. André Chénier et les Jacobins, par M. Oscar de Vallée. — De la liberté de l'Eglise et de l'omnipotence de l'Etat, par M. Albert du Boys. — Le maréchal Bugeaud par M. le comte d'Ideville. — Le mariage de Célimène, par MM. Edmond Texier et Camille Le Senne. — Entrevue de Dresde au printemps de 1812, par M. de Klindworth. — La ballade de la vie, par M. Paul de Beaussire-Seyssel. — Revue musicale par M. Albert de Lasalle. — La quinzaine politique, par M. Louis Joly.

Revue générale.

DÉCEMBRE. — Les traitements des ministres des Cultes dans la constitution belge, par Albert Nyssens. — Ce que peut une femme, par Mlle J. Henrion. — L'agriculture aux Etats-Unis et au Canada, par Ch. Verbrugghen. — Arthur Schopenhauer, par le comte Théodore de Renesse. — Le vote révisionniste en Suisse, par A. Reynaert. — L'incident de Dulcigno et la politique anglaise, par Joseph Hercq. — La fille de l'Ecuyer par la baronne Ferdinande de Brackel.

Tour du monde (le).

20 NOVEMBRE. — Deux mois au Tibesti. Episodes des voyages en Afrique de M. le docteur Gustave Nachtigal. — Texte et dessins inédits. — Treize dessins de M. Yvan Pranishnikoff.

27 NOVEMBRE. — Voyage du Bornou au Baguirmi, par M. le docteur Gustave Nachtigal. — Texte et dessins inédits. — Quatorze dessins de Yvan Pranishnikoff, avec une carte.

4 DÉCEMBRE. — Voyage du Bornou au Baguirmi, par M. le docteur Gustave Nachtigal. — Texte et dessins inédits. — Onze dessins de Yvan Pranishnikoff.

11 DÉCEMBRE. — Voyage du Bornou au Baguirmi, par M. le docteur Gustave Nachtigal. — Texte et dessins inédits. — Treize dessins de Yvan Pranishnikoff.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Un des Propriétaires, Gérant :

G. RETAUX.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs, à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée après un chiffre,* cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve.*
Y. *Placée après un chiffre,* cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée,* et qui ne peut être lu *que par quelques-uns,* et pour des raisons *exceptionnelles.*

NOTA. Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires ; ainsi, 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A

4. Affaires de Guilhermy et baron de Ravignan. Plaidoirie de Mᵉ Oscar *Falateuf*, 495.

4. Affaires (les) religieuses en Prusse et la nomination ainsi que les travaux de Mgr Geissel, comme archevêque de Cologne, 221.

4. Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, ou la Science au moyen âge, par l'abbé *Reinhard de Liechty*, 89.

2. 3. Aller et Retour, par Julie *Gouraud*, 17.

3. Ami (l') François Charles *Deslys*, 501.

4. Ami (un) de saint François de Sales, Camus évêque de Belley, par l'abbé F. *Boulas*, 236.

3. 4. Analyse des principales campagnes conduites en Europe depuis Louis XIV, par le capitaine *Hue*, 345.

4. 5. Anciens (les) évêchés de Bretagne. — Histoire et documents de l'évêché de Saint-Brieuc, par Geslin de *Bourgogne* et Anatole de *Barthélemy*, 169.

5. 4. Année (l') Géographique, revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. Deuxième série, par C. *Maunoir* et H. *Duveyrier*, 433.

3. 4. Année (l') scientifique et industrielle ou exposé annuel des travaux

D

E

F

G

H

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

D

E

F

G

H

J

K

L

M

S

T

U

V

1780. — ABBEVILLE — TYP. STÉR. GUSTAVE RETAUX

1819. — ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.